

Université Paris 8

U.F.R. Paris 8
Département de Sciences de l'éducation

THESE

Pour obtenir le grade de
Docteur en Sciences de l'éducation

Titre :

Métrologie et enseignement

Par

Marie-Ange COTTERET

Directeur de thèse :
Bernard CHARLOT

JURY

Guy BERGER
Bernard CHARLOT
Jean-François DEGREMONT
Marc HIMBERT
Christiane PEYRON-BONJAN

Mars 2003
Thèse N° 0312495T

« Un changement de système de mesure n'est pas sans conséquence sur les systèmes de pensée. À moins que ce ne soit l'évolution des idées qui conduise à bouleverser les unités de mesure. »

Lord Kelvin

Vedelago S. Isotopes, Mesure et démesure, n° 13, décembre 1995, p.38.

C'est incontestablement parce que nous sommes partis de la base et que nous avons échappé à tous les obstacles d'une rude et laborieuse pratique scolaire que nous pouvons aller aujourd'hui vers une pédagogie de masse en offrant une façon nouvelle de l'aborder.

Célestin Freinet, Ecrit par Elise Freinet

Naissance d'une pédagogie populaire.

Petite collection Maspéro. P. 8

REMERCIEMENTS

A tous, MERCI

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	5
Table des matières.....	7
Résumé.....	10
Introduction	14
La question “métrologie et enseignement”	14
Plan de la thèse	15
Position et angle de vue du chercheur.....	15
De l’enfant à la recherche d’une pensée universelle	17
L’arithméticien de Petit	20
La pensée pédagogique de Petit	24
De l’action à la recherche.....	25
Trois cas exemplaires.....	26
L’expérience du «confinement » : Le cas JR	26
Inversion de la relation pédagogique : Le cas P.....	31
La re-construction des « communs » : Les réfugiés.....	35
L’expérience de terrain (1984-1996).....	41
Un réseau humain : des règles consenties et respectées	41
Supervision et régulation au sein d’un réseau d’accompagnement de personnes en difficulté	42
Reconnaissance et réciprocité de l’échange	46
L’état naissant et la pédagogie mutuelle.....	55
Enseigner à devenir autodidacte à des personnes désorientées	57
Conclusion	62
La métrologie personnelle.....	67
Les mesures “pifométriques” liées à l’expérience personnelle en métrologie	69
La mesure en escrime.....	71
La métrologie personnelle vue par un professeur de yoga indien.....	75

RÉSUMÉ

« Métrologie et enseignement »

À l'origine de cette thèse se trouve une question : Est-ce que la métrologie mène à une « pensée universelle », valable pour tous, quelle que soit leur condition ? À cette question s'ajoute l'héritage d'un petit livre qui voulait relier deux mondes, celui des gens simples et celui des plus éminents savants, par le partage d'une culture métrologique.

D'abord trois « cas » illustrent trois concepts, socles de la réflexion.

- Le **confinement** est un syndrome fait de délimitations imaginaires. La mesure y est restreinte à un domaine ou à une instrumentation particulière.
- L'**inversion pédagogique** est une reconnaissance où chacun apprend de l'autre. L'enseignant et l'apprenant créent des mesures communes.
- La « **reconstruction des communs** » illustre l'appropriation collective d'espaces communs par des personnes de cultures différentes.

Pour cerner le rôle de la mesure avec l'enseignement, **trois méthodes** ont été utilisées.

La première méthode est une enquête par entretiens auprès d'acteurs contemporains, dans l'enseignement, dans l'industrie et chez les métrologues. Elle montre l'inculture métrologique du public : sur 91 personnes interrogées à la sortie du salon de l'éducation en novembre 2001, à la question « pouvez-vous me dire ce qu'est la métrologie ? », 80 ne savent pas répondre. Certains la confondent avec la météo ou la « science des transports urbains ».

Néanmoins, lorsqu'on parle métrologie avec les industriels, l'intérêt se manifeste toujours. Certains sont astreints à de grandes précisions, gèrent des services spécialisés et connaissent les raccordements aux chaînes d'étalonnages. D'autres gèrent seulement la qualité des produits. Tous comprennent les enjeux et reconnaissent l'intérêt d'une réflexion sur le sujet.

Les enseignants ont une position plus complexe : la métrologie n'est pas au programme, mais elle intéresse. Pour certains, c'est une manière de rendre vivants les enseignements abstraits. Mais la notion d'incertitude est difficile à transmettre.

Si l'enseignement décrit les résultats de mesure obtenus par les scientifiques, il omet d'apprendre à mesurer par soi-même. Ce faisant, il laisse de côté le doute et son instrument concret, la mesure, avec ses incertitudes. Dès lors, la Science est transmise comme un dogme et non comme une démarche que chacun pourrait transposer dans sa vie quotidienne.

La seconde méthode est une recherche historique : Si l'enseignement de la métrologie a été délaissé, c'est que sa raison d'être a été perdue de vue. Il faut donc essayer de la retrouver en cherchant d'où elle vient.

À première vue, l'horizon de l'histoire de la mesure est occupé par la Révolution française. La demande des cahiers de doléances « qu'il n'y ait plus deux poids, deux mesures », la nuit du 4 août dans laquelle les nobles perdent le privilège de fixer la valeur des mesures, le choix du mètre en référence au méridien terrestre « pour tous les hommes et pour tous les siècles », tout cela a une telle force, on y trouve tant de générosité que l'esprit s'y arrête et en fait sa référence.

Toutefois, en observant de plus près cette période, apparaît un résultat imprévu : Le pouvoir métrologique est confié à la communauté scientifique alors que la demande initiale était motivée par les fraudes des marchands et les injustices fiscales.

En remontant aux origines, en Mésopotamie, apparaît la permanence du lien qui unit le marché l'école et la mesure. Périodiquement, le pouvoir, face à l'anarchie métrologique, tente d'unifier le système de mesure. C'est ce que fait Charlemagne. Après lui, pendant mille ans, de 789 à 1789, la dégradation reprend. À nouveau, des milliers de mesures différentes de poids, de longueur, de volume, ont cours. Et l'état de grâce de l'été 1789 permet la grande unification métrique.

Depuis, la définition des mesures échappe au jeu des intérêts commerciaux. Les étalons sont devenus des instruments sophistiqués. L'hyper-précision engendre les techniques du futur : optoélectronique, biotechnologie, nano-technologies. Elle mobilise des appareillages coûteux. Seuls y ont accès les grands organismes de recherche et les multinationales. La métrologie, initialement vouée au partage, se soumet à la logique de la puissance.

A l'opposé de cette confiscation, d'autres mesures surveillent l'état de l'agriculture, des pollutions, de la déforestation, des océans, de l'atmosphère. Elles sont au service de l'intérêt général, lequel ne peut d'ailleurs se passer, en miroir, d'une éducation à la métrologie.

Ainsi, l'abandon de la métrologie par l'enseignement est un volet d'un double mouvement : celui qui prive le public de moyens d'intervention sur le cours des techniques, tout en le conviant à admirer leurs performances.

La troisième méthode est un « travail de mémoire » portant sur vingt années d'expérience professionnelle.

De ces années d'observation, il apparaît que notre époque vit une grande désorientation. La soi-disant « société de l'information » est aussi une société de désinformation où ni l'humain ni le vivant ne trouvent leur compte. Le défi qu'elle pose est d'abord un défi à la conscience.

Dès lors, le centre d'intérêt n'est plus l'objet mesuré, mais le sujet. Or, les sujets se reconnaissent, se construisent et se mesurent à leurs projets. Il ne s'agit plus d'une mesure imposée mais d'une mesure réflexive qui sert à **se définir**, en pratique et en perception.

Mais elle ne doit pas être sans lien avec le reste du monde. La métrologie suppose, en plus de la mesure, un **raccordement** qui re-lie l'acte de mesurer à un espace plus large. Non pas un espace cosmique comme celui des sciences, mais un espace de proximité autorisant le sujet à sortir de son confinement.

En conclusion, trois « modes d'existence » de la métrologie sont apparus.

La métrologie scientifique a, comme la Science, vocation universelle. Elle établit les unités, les étalons, les méthodes de mesure et les calculs d'incertitude. Elle vit en symbiose avec la communauté scientifique d'une part, l'industrie de l'autre.

La métrologie transactionnelle est née en Mésopotamie, il y a 5000 ans, en même temps que l'école, l'écriture, la comptabilité, les tribunaux. Certains des principes mis en œuvre à cette lointaine époque sont encore présents.

La « métrologie personnelle » est introduite dans cette thèse comme un concept nouveau, désignant la fonction originelle de la mesure, une fonction vitale qui apprend à se reconnaître et à reconnaître son environnement pour survivre, vivre et évoluer.

La métrologie personnelle rejoint la démarche des sciences cognitives, en cela qu'il ne s'agit plus de la recherche d'une objectivité absolue et immuable, mais d'un mouvement d'objectivation relatif au sujet. Ce mouvement s'appuie nécessairement sur une forme de métrologie, basée sur la reconnaissance. Il conduit, plus encore que la Science, à la « pensée universelle ».

INTRODUCTION

La question “métrologie et enseignement”

Le travail qui suit répond à un étonnement : alors que la technique et la science du début du XXI^e siècle mobilisent des performances métrologiques jamais atteintes, pour la fabrication des microprocesseurs ou le positionnement par satellite par exemple, l’enseignement de la métrologie semble avoir décliné depuis un siècle.

Chacun se souvient de l’école de Jules Ferry, avec sa balance de Roberval, sa boîte de poids en laiton, son mètre en bois gradué et ses planches décrivant avec complaisance le système métrique décimal, alors considéré comme un triomphe de l’esprit humain sur les particularismes corporatistes et provinciaux.

Tout ce matériel a disparu des écoles, et l’on peut aujourd’hui arriver jusqu’à un diplôme d’enseignement supérieur sans avoir pratiqué la mesure et ses calculs d’incertitude, donc vulnérable aux désinformations et aux erreurs de toutes natures.

Mon projet n’est pas d’effectuer un recensement critique des programmes d’enseignement, en pointant les lieux où l’on pourrait y ré-introduire de la métrologie. Il est de tenter de comprendre pourquoi la métrologie est absente de l’enseignement et quel est le sens de cette absence. Mais aussi et dans un même temps de créer les conditions d’expérimentations pédagogiques visant à mettre en mouvement et en lumière des liens interactifs entre deux communautés, celle de la métrologie et celle de l’enseignement.

À cet effet, il est nécessaire de remettre en question le sens des mots, à commencer par celui de métrologie. « La métrologie est la science de la mesure associée à l’évaluation de son incertitude. » Telle est la définition qu’en donnent les métrologues.

J’observe que cette définition n’est pas exempte d’ambiguïté : qu’est-ce en effet que « la science de la mesure » ? Est-ce, comme le comprennent les spécialistes, la science qui sert à perfectionner les mesures, et dans ce cas, il vaudrait mieux dire « la science **pour** la mesure » ou bien est-ce l’étude des pratiques de mesure telles qu’elles sont dans la société, et de leurs variations selon les contextes sociaux, ce que signifie en bon français « science de la mesure », faisant entrer la métro-logie dans les sciences humaines et sociales ?

J’aurais donc pu prétendre, de manière provocante, en conservant cette dernière définition, que le travail qui suit est la première thèse de métrologie, et l’intituler « métrologie » ou « métro-logie ». En fait, je considère la **métrologie** en tant qu’activité universelle reposant sur

la construction de relations de **confiance**. Pour cela, j'ai défini, la **métrologie scientifique**, actuellement dominante. Elle prend sa source dans la **métrologie marchande** née en Mésopotamie. En amont de cette métrologie se trouve ce que j'appelle la **métrologie personnelle**. Enfin, je mets la mesure du côté du sujet, que ce soit un sujet individuel ou un « nous » collectif et conscient de lui-même.

Plan de la thèse

En allant du plus personnel vers le plus général, je décrirai d'abord un ensemble d'expériences de l'enfance qui m'ont amenée, partant d'une interrogation sur l'existence d'une pensée universelle, à focaliser mon attention sur la métrologie. J'aborderai ensuite la mesure, en introduisant la notion de métrologie personnelle, à travers des expériences professionnelles et militantes de soutien aux personnes en difficulté.

Pour étayer ma vision du rôle de la métrologie dans les changements sociaux je suis partie à travers l'histoire en quête des origines sociales et techniques de la métrologie. Il n'est pas dans le cadre de ce travail de refaire une histoire complète de la mesure, mais l'examen des travaux disponibles et des documents d'archives permet de détecter la nature de certaines interactions métrologie-société et de reconsidérer quelques allant-de-soi concernant la mesure.

Je présenterai ensuite la perception contemporaine de la métrologie, dans l'enseignement d'une part, dans les entreprises de l'autre, et aussi l'expérience professionnelle que m'ont transmise quelques-uns de nos plus grands praticiens métrologues. J'ai utilisé pour cela des entretiens que j'ai retranscrit et dont j'ai analysé le contenu, en relation avec la situation objective des personnes interviewées.

Enfin, en réponse à la question posée en introduction : comment se fait-il que l'enseignement de la métrologie ait décliné au moment où son importance économique s'accroît ?

Sachant qu'une réponse claire ne peut lui être donnée qu'après avoir mis en œuvre des moyens pour partager ce questionnement avec le plus grand nombre, je présente une dernière partie intitulée « De la thèse à l'action ». Je tente de montrer, à travers l'expérience de l'Association Métrodiff, la construction d'un « espace métrologique commun ». Je présente plusieurs actions dont le but était d'objectiver, en les réactivant, des liens d'origine entre la communauté civique, métrologique et enseignante.

Position et angle de vue du chercheur

La recherche de la présente thèse ne suit pas les méthodes habituelles de l'Université. Il ne s'agit pas en effet du travail d'une étudiante poursuivant son cursus, mais du compte rendu

des constats et des synthèses d'une professionnelle qui a mené sa vie dans un esprit de recherche. La loi permet désormais qu'un doctorat universitaire vienne reconnaître ce type de démarche.

Ma recherche a pris sa source dans l'enfance mais c'est à partir de mon *expérience vécue* dans le monde de l'insertion que j'imagine possible et plausible un monde plus pacifique.

L'interprétation que je fais de ces années d'activité est singulière mais les faits observés ne peuvent pas être mis en doute par mon esprit ni par mon souvenir. Lorsque j'étudie les processus d'exclusion à l'échelle locale (1987-1993), ce sont des gens en chair et en os avec qui j'ai travaillé. Lorsque j'ai milité à leurs côtés (1993-1996) c'était auprès de femmes et d'hommes qui se reconnaissaient comme des personnes « adultes et responsables ». Le travail présenté ici a été construit *avec* leur souvenir. Je ne peux pas oublier ce que j'ai vu ni de transmettre des situations et des phénomènes de reconnaissance auxquels j'ai participé.

Par réaction, apprentie chercheur à 42 ans, je n'ai jamais pu, malgré beaucoup d'efforts, accepter l'idée de me positionner dans une rupture avec le sens commun. Autrement dit, je ne peux pas prendre une posture intellectuelle autre que celle de ma nature profonde et j'abandonne jusqu'à l'idée de regarder les autres « de loin ».

Cette démarche me rapproche de l'anthropologie en accord avec ce qu'en dit François Laplantine dans son livre « *L'anthropologie* ».

« Il apparaît cependant que si la spécificité de la contribution des anthropologues par rapport aux autres sciences humaines ne saurait être confondue avec la nature des premières sociétés étudiées (les sociétés-extra européennes), elle est à mon avis inséparablement liée au mode de connaissance qui a été élaboré à partir de l'étude de ces sociétés : l'observation *directe* par imprégnation lente et continue, de groupes humains *minuscules* avec lesquels nous entretenons un rapport *personnel*. »¹

« La démarche anthropologique entraîne ainsi une véritable révolution épistémologique, qui commence par une révolution du *regard*. Elle implique un décentrement radical, un éclatement de l'idée qu'il existe un « centre du monde », et, corrélativement, un élargissement du savoir et une mutation de soi-même. »²

La vision de la profondeur historique de la métrologie est singulière, mais j'ai fait en sorte que mes analyses reposent sur la consultation directe de documents dont je n'ai pas à douter de l'authenticité.

¹ F. Laplantine. *L'anthropologie*. Ed. Payot, Paris, 1994, p. 17

² F. Laplantine, *Opus cit.*, pp.18-19

J'ai utilisé pour construire cette partie un nombre important de documents historiques et de textes originaux conservés dans les Bibliothèques des Archives nationales³ et d'Archives départementales. J'ai consulté les ouvrages d'époque dans des bibliothèques spécialisées comme celles des Archives de l'Académie des Sciences à Paris et du Conservatoire des arts et métiers.

J'ai demandé à des professionnels de témoigner de leur expérience et de leur culture métrologique. Ces témoignages m'ont beaucoup appris sur l'art et la science de la mesure, sur la pratique de la mesure industrielle et sur la place de la métrologie dans les enseignements scolaires et professionnels. Pour donner la parole aux professionnels, j'ai choisi de ne pas alourdir la parole des experts par ma propre analyse mais plutôt chercher à la mettre en valeur. Leurs différents discours sont largement repris dans le corps du texte et disent bien mieux que je ne peux le faire un exemple de la richesse de la culture métrologique actuelle la diversité de ses formes.

Dans ce travail, je parlerai à la première personne. Cependant, le « je » prend différentes formes : celui de l'enfant et de son questionnement, celui de la praticienne de terrain qui témoigne, celui d'une militante de la lutte contre les effets de la pauvreté ou encore celui du chercheur.

L'affectivité est présente. Elle est nécessaire à la compréhension. J'ai cependant veillé à ce qu'elle ne soit pas débordante. Il ne s'agit pas en effet de petits attachements personnels mais seulement une ouverture vers l'humain et l'universel. J'utilise une sorte de démarche d'objectivation de la subjectivité. Une subjectivité orientée par la recherche qui a structuré ma vie. Cette subjectivité de la présentation me semble également nécessaire pour indexer mon énoncé.

Enfin comme cela se pratique dans la littérature médicale ou psychanalytique, j'ai utilisé la description de « cas » vécus. Une légère différence dans la typographie signale ces cas, ainsi que les passages les plus marquants.

De l'enfant à la recherche d'une pensée universelle

Enfant, je me posais une question. Je voulais savoir si « une pensée universelle » existait. Et si elle existait, quelle forme elle pouvait avoir. Je passais solitaire de longues heures à cette méditation. J'avais l'intime conviction que le monde est animé par de profondes intelligences

³ La liste des documents d'archives et d'origine fait suite à la bibliographie.

du cœur et une vaste générosité de l'esprit. Je voulais savoir si cette pensée ou son ombre existait consciemment ou inconsciemment chez les autres. Je n'étais qu'une enfant, mais je rencontrais des adultes qui acceptaient volontiers de discuter avec moi de la pensée universelle comme si j'étais un interlocuteur valable, faisant partie de leur monde. Avaient-ils conscience comme moi que les temps changent et que la parole des enfants mérite plus de respect qu'autrefois ? Avaient-ils conscience que nos représentations évoluent ainsi que nos équilibres sociaux et culturels et nos systèmes d'organisation ? Avaient-ils conscience de la nécessité d'accompagner le mouvement vers l'esprit de ce siècle, la connaissance ?

Je ne peux concevoir l'universalité de la pensée qu'en reconnaissant son partage entre tous les membres de la société, qu'ils soient jeunes ou vieux, riches ou pauvres. La notion même de pensée universelle suppose la mise en commun de certaines valeurs sociales. Plus tard, j'ai été confrontée quotidiennement à la très grande misère humaine. C'était mon métier. Je ne l'ai pas choisi par hasard : l'universalité, si elle existe, doit aussi concerner les plus pauvres. Ma question prit alors un tournant raisonné. J'ai cherché résolument des moyens de participer à l'accord du monde. C'est parmi les plus démunis que j'ai compris que l'idée de l'entente entre les peuples est aussi réaliste qu'un monde de violences et de désordre tel que nous le vivons actuellement.

« L'ethnométhodologie⁴ pose qu'il n'existe pas de pensée universelle mais seulement des pensées rattachées à leurs contextes d'occurrence et d'expression. La revendication d'universalisme, dans le cas de la métrologie, n'est pas que cette activité s'imposerait naturellement, comme la gravitation universelle, à tous les humains, mais que cette activité, reposant sur un partage, a vocation à être utilisée par tous les hommes, au-delà de leurs appartenances et particularismes culturels. Le choix, par une collectivité, de partager une métrique commune, n'est pas un abandon d'identité mais l'ouverture d'une porte vers l'autre. C'est ce processus d'ouverture qui peut être qualifié d'universel. »

Savoir si cette « pensée universelle » a toujours été présente à mon esprit ou si elle s'est construite à partir des réalités familiales est difficile à dire. Cependant je porte en moi un lointain souvenir qui marqua considérablement ma vie.

⁴ Observation de Jean François Degremont, cohérente avec le point de vue auquel m'amène mon expérience.

Un jour un agneau arriva chez nous. Je n'ai plus souvenir des circonstances de cette arrivée mais je ne souviens que toute la famille⁵ aima cette boule de douceur, ronde, chaude, blanche et bouclée. J'étais âgée de cinq ou six ans. Mon père fabriqua une cabane pour l'agneau. Je savais que l'équilibre de l'ensemble était trop instable mais comment le lui dire ? Quelques jours plus tard, un soir de vent, une des grosses pierres qu'il avait utilisée pour maintenir en place le toit de tôle de l'abri précaire tomba sur la tête de l'agneau et le tua.

Je me rendis compte que mon père n'avait pas mis en œuvre un ensemble de réflexions, de compétences et de précautions qui auraient permis que sa construction, même sommaire, fut solide. Je pris conscience que ce n'était pas une question d'intelligence mais d'accès à la connaissance, par là même de reconnaissance mutuelle au sein d'une société de connaissance.

Depuis la mort de l'agneau dont l'abri ne résista pas au vent, dans ces rêves éveillés comme en font tous les enfants, je vérifiais systématiquement la validité de mes montages imaginaires. Je vérifiais la logique de mes assemblages en me demandant, est-ce solide, est-ce que ça tient, est-ce que les éléments constitutifs de mon projet imaginaire sont compatibles entre eux ? Lorsque je fis connaissance de la métrologie, je retrouvai l'essence même de cette attitude de vérification.

À l'occasion de la préparation de ma thèse, je me suis demandé pourquoi le souvenir de cet agneau avait gardé une telle importance, au point que je le ressens encore comme un signe du destin sur lequel repose en partie ma vision du monde.

Sur la place du village, l'Eglise et l'Ecole se faisaient face, concurrentes mais d'un certain point de vue, semblables. On y parlait de choses que je ne voyais pas. Autant du côté républicain que du côté religieux, les deux principales communautés d'enseignement que je fréquentais me parlaient de reconnaissance mutuelle, d'égalité et de fraternité universelle et vivante. Mais, vue d'une famille populaire, la société n'était ni égalitaire, ni fraternelle.

Aussi bien d'un côté que de l'autre, il m'était donné pour vrai un monde d'idées où rien (ou presque) de ce qui était dit ne se pratiquait au quotidien. Je voyais bien que le rapport entre le

⁵ Nous étions six enfants et mes parents.

discours et la pratique était bancal et destiné, un jour, à s'écrouler. Mais comment et à qui le dire ? Comment vérifier si le monde que l'on me présentait pour vrai était praticable en tant que réalité vécue ? Dans mon quotidien, je ne voyais rien au dehors qui ressemblait à une pensée universelle, une pensée partagée, de reconnaissance de l'autre, de respect et d'égalité.

Face à ce phénomène, je me suis posé la question : est-ce que je peux voir ce que l'on me dit exister et que je ne vois pas en dehors de la chaleur familiale, où dans notre *minuscule groupe*⁶, nous étions reconnus libres et égaux ?

J'étais dans un univers marqué par une contradiction présente à la fois dans l'église et dans l'école laïque. Elle consistait à avoir un discours sur le partage (qui est inscrit dans les évangiles aussi bien que dans l'école de la République) et, en contradiction avec ce discours du partage, une attitude d'autorité et une pratique de sélection. Le prêtre comme le professeur montaient en chaire et déversaient la Parole. Ils représentaient la Puissance et la Vérité, non le partage et le doute.

Dans l'imagerie chrétienne, l'agneau symbolise l'innocence primitive, l'amour et la douceur sacrifiés. L'agneau de Dieu, c'est le personnage central, le Christ. Cet événement reproduisait, sous mes yeux d'enfant, transposé, le mythe fondateur de notre religion. Mais, à la différence de ce qui est dit dans le mythe, où le sacrifice fait office de rachat, une autre interprétation s'imposait à moi. Ce qui pouvait être salvateur n'était pas d'ordre sacrificiel, c'était un mouvement intérieur, celui qui consiste à s'assurer que tout a été fait pour que l'agneau soit en sécurité.

L'arithméticien de Petit

L'idée que la métrologie a été (et est) un véhicule de connaissance, un régulateur social et de pacification au sein de l'espace commun ne m'est pas apparue spontanément.

En 1984, par un jour d'automne ensoleillé, en début d'après-midi, j'étais venue aider des amies à ranger le grenier d'un vieux moulin qu'elles venaient d'aménager. L'endroit était vaste. Dans un coin, j'avais repéré des livres et des

⁶ Réf. à F. Laplantine

caisses que je pensais, avec raison d'ailleurs, remplies de vieux papiers. Bientôt sans que je m'en rende compte, ni que je sache comment, je tenais un petit ouvrage qui me donna une étrange sensation. Je n'ai jamais pu me souvenir comment ce petit livre⁷ était arrivé entre mes mains, mais il me sembla alors, malgré la modestie de l'objet, que je venais de trouver un trésor. Je le dépoussiérais d'un revers de manche, aussitôt le cuir de la couverture se mit à briller. Je l'ouvris doucement.

Je lus sur la première page : *Arithméticien décimal de l'an 1809, « Contenant Les Principes les plus élémentaires du système des mesures, monnoies et poids nouveaux avec un précis des quatre premières règles de l'arithmétique décimale »*⁸

Je m'assis sur une antique malle et parcourus d'un trait les quatre-vingts pages de ce petit « *Ouvrage mis à la portée des enfants, des habitants des campagnes et des esprits les plus simples* » par R.Petit. J'oubliai les amies, les bruits du dehors, la poussière dansante dans la lumière du soleil qui entrainait à flot par les lucarnes. J'oubliai ce que je faisais dans cet endroit. Venant de la profondeur du temps, les mots de l'auteur résonnaient en moi avec une telle clarté que le petit ouvrage semblait prendre vie. Un flot de sensations m'assaillit. R. Petit parlait de façon généreuse, là où mes souvenirs d'école étaient tout autres. Ce petit ouvrage me reliait de façon digne et acceptable à nos ancêtres. J'y trouvais inscrit un monde civilisé là où l'école m'avait appris qu'"avant", c'est-à-dire avant la Révolution, tout n'était qu'ignorance, chaos et obscurantisme. J'avais d'une certaine manière gardé de mes années d'école l'image de populations rurales et laborieuses asservies par les seigneurs et abruties par la religion. Dans ce petit livre point de seigneurs sanguinaires ni de ruraux asservis. Quant au

⁷ 10,5 cm x 5,5 cm

⁸ R. Petit. *Arithméticien décimal*. Paris, Dubrock, 1809, 80 p.

chaos métrologique, qui, depuis mes classes primaires faisait partie des absurdités, si ce n'est des barbaries de l'Ancien Régime, il devenait, expliqué par R. Petit, un changement de système de mesure qui arrangeait tout le monde. Il n'y avait dans ce petit ouvrage rien de dénigrant ni de brutal pour qualifier l'époque ancienne.

Dans sa *Petite métrologie* R. Petit donnait des clefs de compréhension du nouveau système des poids et mesures à des gens simples qui en avaient besoin dans leur vie de tous les jours. Entre mes idées reçues et ce que j'entrevois dans l'instant, un gouffre impressionnant s'était ouvert. Une sorte de vertige profond me saisit. Le petit arithméticien me semblait aussi vivant qu'un animal qui se serait rendu là et que j'aurais recueilli. Je venais d'hériter de ce petit livre et de toute la pensée qu'il contenait. Je le mis dans ma poche et l'emportai avec moi. Le soir, je le mis sur une étagère. Il continua d'occuper toute ma pensée. Il semblait briller dans le noir. Les yeux grands ouverts dans la nuit, je pensais aux mots que j'avais lus. Pendant plusieurs semaines, chaque matin, je vérifiais que le petit ouvrage était toujours là, sur l'étagère, chaque soir je faisais de même. Je n'osais plus l'ouvrir de peur de ne pas retrouver les mots à leur place. Je craignais que mon émotion ne se fût envolée avec l'instant. Je pensais avoir été victime d'un moment d'exaltation.

Je ne cessais de me poser toutes sortes de questions quant à ma propre éducation. Digne élève de l'école de la République, le système métrique décimal était devenu si « naturel », si évident pour moi que je n'avais jamais imaginé que d'autres systèmes de mesure avaient été cohérents pour nos anciens. L'enseignement du système métrique décimal que j'avais reçu à l'école m'avait fait oublier jusqu'à l'existence d'autres systèmes de mesures antérieurs. Quels étaient ces systèmes et comment fonctionnaient-ils ? Le « chaos métrologique » était-il finalement si chaotique que cela ? À constater mes oublis, le projet de l'école républicaine, quand ce projet est l'enseignement du système métrique

décimal, n'avait-il pas été une manière de tenter d'organiser une représentation uniforme du monde ? Si le système de mesure que nous utilisons n'a pas toujours été le système métrique décimal, peut-être que le système de mesure actuel n'est plus ce système que j'ai appris à l'école et que je continue en tant que professionnelle à transmettre dans mes cours ? Est-ce que cet état de fait a une quelconque importance sociale ? Quelques semaines plus tard, je repris le petit livre et retrouvais intacte, plus forte encore de mes méditations, la pensée de R. Petit. Ce petit livre devenait une sorte de passerelle qui me reliait aux origines. Avant la Révolution, les gens en mesurant vivaient dans un monde proche du nôtre et quand leur mesure a changé, les moyens de compréhension fut transmis à tous.

R. Petit est un illustre inconnu. Robert, Roland, Raymond Petit ? J'ai cherché dans les dictionnaires, mais je n'ai trouvé son nom nulle part. Je n'ai pas non plus trouvé son nom dans les textes officiels de son époque. Peut-être n'ai-je pas bien cherché, mais il se peut aussi que R. Petit n'a été qu'un pédagogue occasionnel. Un homme de son temps, qui, voyant que les « savants » n'étaient pas capables de mettre le savoir métrologique au niveau des gens simples, des enfants et des paysans, s'en chargea. À sa lecture, j'admire toujours le but de l'ouvrage et au fil des pages ce qu'il contient⁹.

«On trouvera dans cet ouvrage beaucoup de simplicité, parce-que j'ai cru qu'il falloit faire pour la science des nouveaux poids et des nouvelles mesures, ce que l'on a fait pour toutes les autres sciences utiles, c'est-à-dire qu'il falloit la proportionner à l'intelligence la plus faible : on a fait jusqu'à présent de grands ouvrages sur cette matière, on est entré dans les plus grands développements; mais aucun auteur n'a encore travaillé pour la classe peu éclairée ou indigente. [...]

Les traités qui portent le titre d'élémentaires ne le sont pas encore assez : on a voulu tout dire dans ces traités, et en entrant dans les détails qui sont hors de portée de la plupart des esprits, on les a effrayé ou rebuté. Les livres purement élémentaires posent que les premiers éléments d'une science, ce qu'il faut savoir pour aller plus loin; et c'est à quoi je me suis accroché dans ce petit ouvrage, où tout n'est pas dit, il s'en faut bien, mais je crois qu'il y a assez de choses pour remplir mon objet. »¹⁰

À travers le temps, la pensée de Petit m'accompagna vers une nouvelle dimension philosophique : la culture métrologique va bien au-delà de la simple connaissance des unités

⁹ Il contient aussi des erreurs.

¹⁰ R. Petit. *Opus cit.*, p.2

et de leur opérationnalité et au-delà de l'organisation scientifique et légale de la mesure. Elle est animée par des règles spécifiques qui induisent des comportements de reconnaissance entre des individus et des groupes au sein d'un espace commun pacifique, même si, en contradiction avec ce mode de relation où les membres d'un groupe partagent des valeurs métrologiques communes, les pouvoirs métrologiques sont régulièrement entre les mains des chefs de guerre ou d'exploiteurs du genre humain, ceux-ci étant souvent les amis des premiers. La culture métrologique, comme de nombreuses autres cultures techniques, prend sa source dans une lointaine préhistoire. La mesure se transmet à travers le temps et l'espace d'hommes à hommes et de groupes à groupes en liant étroitement les sujets autour de comportements de reconnaissance et de partage culturel de notions - qui semblent universelles - d'égalité, de justesse, de justice, d'échange, de négociation, de partage et de confiance. Autrement dit, la volonté de partager une culture métrologique pourrait être *aussi* et avant tout un dispositif universel de régulation pacifique au sein des groupes et des sociétés.

La pensée pédagogique de Petit

L'idée mise en action dans le petit « Arithméticien décimal pour l'an 1809 »¹¹ consiste à donner, sous une forme accessible à tous, un savoir nouveau. C'est pour Petit le nouveau système décimal des poids et mesures, non encore obligatoire en France¹². Cet acte pédagogique, qui fut pour moi une importante source d'émotion, se lie naturellement aux constats issus de l'expérience de terrain auprès de personnes en difficulté, fragilisées par la vie, peu lettrées et parfois analphabètes, que j'ai côtoyé plusieurs années. Petit se donne pour mission de relier deux mondes, celui des « *enfants, des habitants des campagnes et des esprits les plus simples* »¹³ avec celui des éminents scientifiques.

¹¹ R. Petit. *Opus cit*,

¹² La loi qui rend obligatoire l'usage du SMD à partir du 1er janvier 1840 en France date de juillet 1837

¹³ R. Petit. *Opus cit*, Page de garde

DE L'ACTION À LA RECHERCHE

J'ai commencé à enseigner auprès d'adultes à l'âge de 19 ans quand j'habitais Londres. Mes premiers « élèves » possédaient un CAP. Ils étaient français, cuisiniers ou chefs de rang. Ils devaient se familiariser avec la langue anglaise afin de pouvoir réaliser leurs commandes et régler les affaires courantes liées à leur profession. Je garde un souvenir joyeux de ces cours où d'âpres discussions entre cuisiniers sur tel ou tel ingrédient entrant dans la composition des recettes et les « traductions » nécessaires concernant les estimations pondérales des produits culinaires utilisés. Nous passions des heures à réaliser des conversions, l'intérêt étant que cette « traduction » soit aussi naturelle que possible.

De retour en France, à 23 ans, j'effectue une formation de formateurs dans le cadre de la Formation Continue. Je poursuis ma formation en tant que stagiaire de la formation professionnelle et « observatrice pédagogique » à l'AFPA¹⁴. A Toulouse je fréquente les Compagnons charpentiers et les Compagnons maçons. Je découvre avec eux une pédagogie et un enseignement théorique et pratique. J'apprends le respect et la transmission de savoir-faire ancestraux et la très haute considération de la conscience professionnelle.

J'apprends à travailler avec mes mains. Je pratique « grandeur nature » ce qui a été préalablement construit en plans. Je pratique le métré. Je découvre l'informatique fonctionnelle avec le logiciel « Framework ».

Après cet « apprentissage » que j'avais choisi pour être capable de transmettre *aussi* des connaissances par la pratique, mon choix était alors d'intervenir auprès de personnes faiblement qualifiées car ce sont elles qui subissaient alors (et subissent encore) de plein fouet la transformation technique, économique et sociale profonde que nous vivons depuis quelques décennies. Enfant, je fus consciente dès mon jeune âge de cette transformation. Je vivais dans une zone rurale. Mon père quitta la ferme où il soignait les chevaux de labour pour devenir fonctionnaire. J'ai vu l'industrialisation de la terre s'intensifier et les hommes remplacés par des machines. Ce souvenir désolant et les conséquences entrevues à cette époque lointaine et aussi vérifiées par la suite sur le terrain de l'insertion ont motivé et motivent encore mon travail de recherche.

En 1987, j'interviens auprès d'hommes travailleurs handicapés. Je transmets, adapté, l'enseignement professionnel de niveau V que j'ai suivi à un public désorienté et faiblement

¹⁴ Association de formation pour Adultes

scolarisé. Ce sont des hommes âgés de 20 à 40 ans atteints de « pathologie psychologique » plus ou moins handicapante. J'intègre une équipe de soignants, de formateurs et d'éducateurs. Je reste deux années.

Faisant suite à cette expérience, j'entre dans un réseau d'insertion départemental¹⁵. J'interviens auprès de jeunes de 16 à 25 ans, non diplômés en rupture avec eux-mêmes et avec la société, des personnes allocataires du RMI et des réfugiés politiques. Je fréquente et anime pendant 7 ans un large réseau d'intervenants et travailleurs sociaux. Je milite avec des personnes en difficulté pour qu'elles puissent s'organiser et montrer qu'elles sont capables d'être socialement et dignement actives. Je suis également membre de la Commission Locale d'Insertion (CLI) de Montauban pendant 5 ans¹⁶. Je suis membre du Plan départemental d'Insertion du Département (PLI)¹⁷.

Après ce que j'ai vu sur le terrain de l'insertion en plus de dix ans d'observation et d'action, je décide en 1996 de suivre un cursus universitaire dont cette thèse est une étape importante. En effet, c'est en toute conscience que je témoigne de ce que j'ai vu et expérimenté en tant qu'observatrice et praticienne. Parmi toutes ces situations pédagogiques, **trois** d'entre elles m'ont laissé un souvenir indélébile, presque emblématique.

Trois cas exemplaires

L'expérience du «confinement» : Le cas JR

En 1987, en qualité de monitrice d'un Centre d'Aide par le Travail de Haute-Garonne, j'ai la responsabilité d'un atelier d'initiation au métier de peintre en bâtiment. Le groupe est formé de huit à dix ouvriers handicapés, des hommes, âgés de 20 à 40 ans.

La partie pratique est une progression adaptée pour les faibles niveaux des ouvriers de l'atelier. J'ai obtenu l'autorisation de me servir des documents de progression du niveau V de la formation de peintre en bâtiment de l'AFPA. Sur un modèle similaire, je répartissais le temps

¹⁵ dans une ville moyenne et sa zone rurale

¹⁶ Cette commission siège au moins une fois par semaine. Tous les dossiers des allocataires du RMI y sont traités.

¹⁷ Cette commission du PLI a lieu une ou deux fois par an. Y sont alloués les financements à partir des dossiers d'action d'insertion préalablement déposés conjointement aux services départementaux et à la Préfecture de département.

entre les exercices théoriques du matin, les apprentissages nouveaux et des exercices de rappel. Nous abordons ce dont les ouvriers ont besoin dans le cadre de leur activité. Les mécanismes opératoires de base, les notions simples de géométrie, les conversions du système métrique décimal, le cercle chromatique, des notions d'organisation de chantiers et d'évaluation des résultats. Une place non négligeable est laissée à la découverte des couleurs et à la créativité. L'atelier a comme réalité des hommes atteints de lourds handicaps psychologiques, psychiatriques pour certains, qui ont besoin des limites d'un cadre pour se réaliser et s'investir dans leur tâche. Ils souffrent rapidement d'instabilité. Les ouvriers apprécient les moments de détente. Certains me demandent, lorsqu'ils ne vont pas bien, à s'installer dans un coin de l'atelier, et se calment avec les pinceaux et la gouache.

Parmi les ouvriers qui me sont confiés, J.R. attire mon attention. Je suis surprise de son sens inné de la composition des couleurs. J.R., sachant à peine lire et écrire, malgré de graves problèmes psychologiques, situe parfaitement les complémentaires et obtient des harmonies tout à fait équilibrées. Je suis aussi surprise de l'attitude de cet homme-enfant qui ne semble pas tout à fait comme les autres, tout en n'ayant rien de particulier qui le distingue, si ce n'est son attitude. J.R. est un ouvrier effacé, très docile. Je dirais même qu'il me semblait alors « trop » docile.

J'avais demandé de ne rien savoir sur le passé des « malades », afin de ne pas être influencée par ces connaissances et porter malgré moi des jugements de valeur sur ces ouvriers handicapés qui, pour moi, devaient rester avant tout des stagiaires en formation professionnelle. Néanmoins, je savais par ma fonction quelles étaient les thérapies de chacun. J.R. suivait des séances de sophrologie¹⁸, mais ne prenait aucun médicament. Son effacement aurait pu être lié à « des piqûres retard »¹⁹ mais ce n'était pas le cas.

¹⁸ Exercices de relaxation pratiqués avec un sophrologue

¹⁹ Certains malades recevaient des substances chimiques dosées dont l'effet se prolongeait pendant un mois. Au renouvellement du traitement, les effets étaient assez forts pour certains d'entre eux qui se trouvaient alors ralentis dans leurs activités pendant quelques jours.

Par ailleurs, j'avais remarqué que chaque fois que j'avais à écrire son âge, j'écrivais instinctivement 3 ans à la place de 30. C'était surprenant car je n'étais guère plus âgée que lui. Je ressentais pour J.R. une sorte de fraternité que je ne m'expliquais pas. Il m'intriguait.

Je l'observais pendant de longs mois. Lorsqu'il se mettait à peindre, la profondeur dans laquelle il plongeait me semblait mystérieuse. Il oubliait les pauses alors que les autres allaient se détendre dehors ou à la cafétéria. Quelquefois, quand tout le monde était parti, alors que je finissais les rangements et la préparation des activités du lendemain, je devais lui rappeler que la journée était finie. Il semblait alors revenir de loin, rangeait son matériel avec soin et me quittait en marmonnant un bonsoir à peine audible.

Je ne l'ai jamais senti agressif. Chacun de nous l'acceptait comme il était. J.R. ne participait pas aux activités sportives et lorsque nous le poussions un peu, l'équipe soignante et moi-même, il y mettait une si mauvaise grâce qu'il en était souvent dispensé. Il vivait au sein du CAT pourvu d'un hébergement collectif et d'un encadrement humain. L'équipe d'éducateurs n'avait pas encore pu envisager un accompagnement vers un appartement en ville. L'éloignement de l'établissement semblait difficile, voire même irréalisable.

Il avait parfois des réactions surprenantes. J'avais longuement expliqué et réalisé devant le groupe une action très usuelle dans l'activité de peintre : le brûlage des camions de peinture²⁰. Les ouvriers étaient à tour de rôle responsables de cette opération. Jamais je n'ai eu de problème avec aucun d'entre eux. Chacun évaluait méticuleusement la dose de white-spirit nécessaire pour ce geste professionnel.

²⁰ Un camion en peinture est un récipient qui permet de préparer, de transporter la « sauce », c'est-à-dire la peinture. Lorsque les camions ont beaucoup servi, il est nécessaire d'y mettre le feu. En général le white spirit dosé avec modération sert à cette opération. La peinture brûle et ensuite les camions sont brossés à la brosse métallique, débarrassés des couches antérieures de peinture, ils peuvent servir à nouveau.

Quand ce fut le tour de J.R., il mit tant de produit dans tous les camions qu'une flamme de plusieurs mètres s'éleva. Nous étions en zone semi-urbaine. L'incident aurait pu être très grave si les services de sécurité n'étaient pas arrivés immédiatement sur les lieux. J.R. ne semblait pas avoir compris le danger de son geste. Il ne semblait tout simplement pas capable d'évaluer ses limites en dehors d'un territoire extrêmement réduit.

Je ressentis de plus en plus la nécessité d'en savoir plus sur son histoire personnelle. Je fis part de mon interrogation à la psychiatre du centre qui le suivait. Elle m'invita à aller regarder son dossier confidentiel que ma fonction me permettait de consulter. Ce fut en deux ans de recherche pédagogique dans ce CAT le seul que je vis.

Je fus profondément surprise, émue et démunie de ce que j'appris : dans son enfance, les parents de J.R. l'attachaient au pied de la table en partant aux champs, laissant ainsi leur enfant de longues heures seul au bout de son lien. Il n'y avait dans son dossier aucune indication sur les motivations des parents à agir ainsi. Il n'avait été ni battu ni maltraité. Je pouvais supposer un milieu pauvre, agricole et des parents qui, sans grande imagination, avaient trouvé cette solution pour "mettre leur enfant en sécurité". Je pouvais imaginer un couple devant (par nécessité ?) travailler aux champs tous les deux, à la tâche comme c'était souvent la coutume dans la région. Un isolement familial est plausible, mais ce ne sont là que des suppositions. J'imaginai aussi J.R. attaché comme un chien au bout de sa laisse, se réfugiant sous la table familiale, son univers réduit à l'espace laissé libre par le lien.

Je fus prise d'une grande pitié et aussi révoltée. J'avais été élevée avec une grande liberté de gestes et de pensée. J'étais moi-même mère d'une petite fille. Quelques approfondissements avec la responsable de l'équipe de soins me firent entrevoir les dégâts psychologiques qu'avait provoqué cet attachement de l'enfant.

Son calme apparent, sa docilité étaient causés par une pression extraordinaire. Le lien physique disparu de son enfance avait été remplacé par un lien psychique qui divisait le monde en deux : l'univers permis, celui de la sécurité, de l'approfondissement, de la vie et l'univers interdit, celui du danger et de la démesure. Ce lien imaginaire contenait une violence qui, non contenue, aurait été auto-destructrice.

J'imagine que J.R. aimait ses parents et que cet amour était investi dans un « périmètre », là où il manifestait tant de sensibilité et de créativité. Mais il ne pouvait s'aventurer au-delà de ce périmètre transposé de son enfance. La contrainte physique, la chaîne avait disparu mais le lien invisible restait aussi fort, si ce n'est plus fort que le lien réel qui l'avait, enfant, enchaîné au pied de la table familiale.

Depuis, j'ai lu des philosophes. J.R. m'apparaît comme la plus touchante incarnation de la parole d'Héraclite : « *Le lien que l'on ne voit pas est plus fort que celui que l'on voit* »²¹. Dans la suite de ce travail, je désigne par le terme « confinement » ce syndrome créateur de délimitations imaginaires plus impérieuses encore que les limites physiques.

*

Il n'est pas inutile de préciser encore la relation entre l'histoire de JR et la métrologie. Nous sommes accoutumés à porter sur la mesure un regard inspiré de la Science, mû par sa recherche permanente de précision et d'objectivité. Ici, en sciences de l'éducation, la mesure est **vue du côté du sujet**.

Le cas de JR entre dans la famille de ceux évoqués par Jean Cottreaux²² comme relevant des thérapies cognitives, lesquelles soignent les anomalies survenues dans les représentations immédiates des sujets. Si J.R. représente un cas extrême de confinement, au-delà de son

²¹ Héraclite, Réfutation de toutes les hérésies. IX, 9, 5, (p. 292 Wendland) Jean Boliack et Heinz Wismann. *Héraclite ou la séparation*, Ed. Les éditions de minuit, Paris, 1972, p. 188.

²² Jean Cottreaux. *Les thérapies cognitives*, éditions Retz, Paris 2001, 283 p.

paroxysme, il montre qu'un système de mesure personnel est unique. Il est façonné par l'histoire et l'expérience de chaque individu.

Chacun, mais aussi les animaux, met en œuvre un ensemble de capteurs d'informations et de systèmes complexes de traitement des données ne serait-ce que pour se mouvoir²³.

Cependant le souvenir de JR m'avait alertée. Je détectais désormais les entraves imaginaires à la liberté. Partout, je vis à l'œuvre le syndrome du confinement.

- en milieu rural, je découvris qu'il semblait « impensable, voire impossible » pour les personnes auprès desquelles j'intervenais de se rendre à 40 km de leur lieu de vie habituel.

- dans la pratique professionnelle, je vis quelle énergie il fallait déployer pour obtenir que les individus, même poussés par la nécessité, consentent à se lancer dans une spécialité nouvelle.

- dans le monde enseignant et dans la recherche, je découvris le cloisonnement des disciplines, dans certains cas utile à l'approfondissement du travail, mais aussi vécu comme un interdit imaginaire par les chercheurs et les enseignants eux-mêmes.

Je me rendis compte alors que nous sommes tous des J.R. attachés à nos liens construits pendant l'enfance, l'adolescence, les études ou même la vie professionnelle.

Si la métrologie est souvent perçue comme une discipline servant à enfermer les individus dans une rationalité qu'ils refusent. Je considère au contraire qu'elle peut être un outil privilégié de libération des individus.

Inversion de la relation pédagogique : Le cas P.

L'expérience m'a montré que nous portions chacun notre propre capacité de mouvement et de changement. L'important est qu'il y ait au préalable un « vouloir faire », lequel ne peut se mettre en forme que si l'univers est au moins sommairement balisé. Ce « vouloir faire » que

²³ Alain Berthoz dans son ouvrage « *Le sens du mouvement* » (Ed. Odile Jacob, Paris, 1997) aborde une part de cette complexité.

j'ai vu fonctionner sur le terrain est d'autant plus puissant et donc capable de faire changer les choses qu'un projet est commun à plusieurs personnes et qu'il va dans le sens d'une reconnaissance mutuelle.

Dans ma relation professionnelle avec les personnes en difficultés, il y a des cas où la volonté de l'apprenant est si forte qu'elle s'impose et conduit d'elle-même à la réussite. Mais, en général, la situation pédagogique est bien plus complexe et nuancée. Elle implique au moins deux personnes, qui ont chacune leurs motivations et leurs résistances.

Pour illustrer mon propos, je me référerai au second des trois « cas » que j'ai annoncé plus haut :

J'ai rencontré P. dans un Centre Médical et Social à une vingtaine de kilomètres de Montauban. J'appris qu'il avait parcouru plusieurs kilomètres à pied pour me voir. Il vivait prostré dans une caravane au milieu d'un camp de gitans dont il subissait les brimades. Il en parlait tout bas de peur d'être entendu, alors que ceux dont il avait peur se trouvaient dans un autre village. Sa santé ne lui permettait plus de subvenir à ses besoins. Il avait été journalier agricole. Il était allocataire du RMI. Il avait besoin de rencontrer des gens, de s'échapper, de faire quelque chose d'autre, de ne plus rester seul.

J'animais des "Ateliers d'écritures"²⁴ dont un à Montauban. Les participants se retrouvaient une fois par semaine et au moyen d'une activité créatrice, ils rompaient l'isolement vers lequel l'absence d'emploi les poussait irrésistiblement. C'est pour cela que P. voulait me rencontrer. Il avait été informé par une assistante sociale.

Pour participer à cet atelier, P. devait venir jusqu'à Montauban. Il n'avait pas le permis de conduire et n'avait jamais conduit de mobylette. Je ne vis qu'une solution : le bus. Mais P. n'avait jamais pris le bus et ne savait pas comment faire. La semaine d'après, je suis venue à l'heure et nous avons suivi le bus qui allait jusqu'à Montauban. Je lui montrai le chemin pour que, une prochaine fois,

²⁴ Il s'agissait d'écritures plurielles (théâtre, vidéo, danse, écrits, dessins ...)

il puisse prendre son bus seul. Très attentif à tous les repères qu'il pouvait noter dans sa mémoire tout le long du chemin, il regarda sa montre pour évaluer le temps du trajet et à l'arrivée, la situation de la gare routière dans la ville. En le raccompagnant je sentis qu'il n'était pas encore assez rassuré. La semaine suivante, je suis revenue. Cette fois, P. prit le bus que je suivis en voiture. Et il repartit seul ! Victoire !

Il vint à l'atelier chaque semaine. Il aimait dire aux autres qu'il avait pris le bus. Il était fier de sa table d'horaires et de ses tickets. Il les montrait volontiers lors d'une énième sortie du portefeuille pour vérifier une information, vérifier par quel car il pouvait partir ou revenir. Il était sorti de son confinement. Et il était si content de sa nouvelle indépendance ! Il y avait chez cet homme une telle joie de faire en tout qu'il communiquait son enthousiasme et sa liberté nouvelle.

Le bus jouait comme un instrument de mesure personnelle, il pouvait élargir son périmètre d'expérimentation et d'autonomie. Il pouvait en prenant le bus se donner sa mesure. Et comme elle était grande !

La nouvelle confiance qu'il avait en lui-même rayonnait au point qu'il inspirait de plus en plus confiance aux autres. Ils voulurent le manifester. Ils lui demandèrent de devenir le Président de l'Association « Etre et Apprendre », leur Association, celle qu'ils avaient fondé pour faire vivre les Ateliers d'Ecrites. Il devenait leur emblème, lui qui, plus que tout autre, s'était libéré des pesanteurs du destin. Il apprit à se servir d'un ordinateur. Il géra avec la secrétaire toutes les affaires courantes de l'association. Il resta Président de nombreuses années, jusqu'à sa mort, causée par une crise cardiaque.

Ce que le cas de P. m'a permis de repérer, c'est, si l'on peut l'exprimer sans nuances, la nécessité d'une **inversion** de la relation pédagogique. C'est-à-dire créer progressivement un vide, ni trop grand, ni trop petit devant le sujet, un espace où son initiative trouve à s'exprimer, et compter sur la perception de ses

propres performances pour assurer la validation et la « rémunération symbolique » (Eric Berne²⁵) de l'apprenant.

L'idée qu'une modeste table d'horaires des bus soit un "instrument de mesure" est sans doute décalée face au déploiement technologique des étalons laser et des satellites d'observation contemporains. Je pense néanmoins qu'elle est juste, vue du côté du sujet. Si l'habitude est de respecter la puissance, la performance, l'argent, notre époque est aussi celle du désarroi et de la désorientation pour près du tiers de l'humanité. Il y a des personnes pour qui une table d'horaires de bus porte l'espoir et mesure la réalité d'une autonomie nouvelle et chaque jour renouvelée.

Grace à la table d'horaires, instrument de repérage dans le temps et dans l'espace fiable, P. balisait son espace en s'y déplaçant en toute confiance. Ses repères s'ajoutaient les uns aux autres. Il solidifiait sa conscience par la reconnaissance en soi d'un univers d'autonomie et de tranquillité de l'esprit. Il était devenu un "je" agissant pour sa libération dans le monde. Il détenait *son* instrument de mesure.

*

Néanmoins, il ne s'agit pas ici de sous-entendre qu'il y aurait des mesures pour les riches et d'autres pour les pauvres ni que la métrologie de pointe serait suspecte. Mais ce que j'évoque est d'un autre ordre. Il s'agit de la nature même de la connaissance. C'est en quelque sorte un préalable philosophique à l'étude de la métrologie. « Mesurer, c'est comparer ». Et connaître, c'est aussi comparer. Piaget le montre dans sa description du processus par lequel le nouveau-né prend conscience que les choses existent et ont une permanence hors de lui²⁶. Il en arrive à se définir lui-même par différence avec cette permanence externe. Ce repérage élémentaire qui permet à P. de se repérer et de se reconstruire à partir d'un horaire de bus est me semble-t-il, de même nature.

²⁵ Eric Berne. *Que dites-vous après avoir dit bonjour*. Ed. Tchou, Paris, 1988, 273 p.

²⁶ Jean Piaget. *La construction du réel chez l'enfant*. Ed. Delachaux et Niestlé S.A., Neufchatel, 1950, 339 p.

À propos d'inversion pédagogique », je pousse un peu plus loin encore la logique de mes constats. Entre un « intervenant » en milieu défavorisé et une personne dite « en difficulté », je me demande qui a le plus à apprendre à l'autre. Celui qui a vu la société « du dessous », si l'on peut dire, en situation d'exclu ou presque, n'a-t-il pas de cette société une vision quelquefois bien plus pertinente que celui qui n'a connu qu'un cursus tranquille ? Celui qui est à la rue sait la difficulté à se loger, celui qui n'a pas d'argent sait la difficulté à se nourrir, celui qui a vécu l'exclusion sait qu'il faut lutter pour conserver sa dignité, toutes choses que son interlocuteur ne connaît que par ouï-dire.

L'Education, dont une des fonctions est de préparer l'avenir social, ne doit-elle pas faire face aux réalités du monde et contribuer à ce que chacun ait sa place et sa dignité ? Pour réaliser ce projet, ne devons-nous pas chercher une même chose différente pour chacun en développant un **savoir collectif** qui s'exprimerait pacifiquement dans un esprit d'ouverture, de reconnaissance et de tolérance ?

J'ai vu ce savoir collectif se constituer dans un groupe de personnes, au-delà des différences culturelles et politiques. Il fit apparaître un espace commun pacifié où priment l'entente et la raison commune comme le moteur d'un nouveau départ pour chacun et pour tous.

J'évoque ici encore une phrase d'Héraclite qui me semble être un fondement de ce savoir collectif : « *En écoutant non moi, mais le logos, savoir dire en accord toute chose une.* »²⁷

C'est ce que manifeste le troisième « cas ».

La re-construction des « communs » : Les réfugiés

En 1992, des réfugiés politiques arrivèrent nombreux dans le Tarn et Garonne. La mobilisation de la population fit que des solutions d'accompagnements familiaux se mirent en place assez vite. Ainsi, un couple d'amis a accueilli une jeune maman bosniaque et son bébé dans une maison accolée à la leur. Le papa mit 5 ans pour rejoindre sa femme et sa fille, de camps de prisonniers en passages clandestins, il fut en danger de mort. Mais qui est prêt à expliquer la rationalité ou à admettre l'absurdité de ces situations et de leur violence ? Il arriva très amaigri et ne parlant pas notre langue. La petite Nina, enfant de cinq ans, si adulte déjà, apprenait à parler le français à son père. Elle avait compris très vite comment lui passer ce savoir si précieux en pays d'accueil. Ici l'apprendre fut une grande relation d'amour. Architecte, il a repris son activité à Toulouse depuis peu.

²⁷ Héraclite Opus Cit.,

Face à cette vague de nouveaux arrivants, les services sociaux se sont également mobilisés. En tant que membre d'une structure d'accueil et de formation, il me fut proposé de construire un stage spécifique et expérimental pour permettre l'intégration d'une douzaine de personnes nouvellement arrivées dans le département.

Ce stage fut l'objet d'une convention avec la Direction Départementale des Affaires sanitaires et Sociales (DDASS) du Fond Social Européen (FSE), du Conseil Général du 82, de la Direction Départementale du Travail, de l'Emploi et de la Formation Professionnelle²⁸ (DDTEFP), et deux structures de formation.

Le défi n'était pas des moindres : réunir dans un même temps de formation des personnes traumatisées par les violences de leur pays en guerre, des ennemis d'hier, des jeunes ayant passé des années en camps. Des jeunes adultes ne parlant pas le français et analphabètes pour la moitié d'entre eux. Nous étions deux formateurs principaux, B. et moi-même. Le Conseil Général avait détaché une psychologue qui connaissait bien les problèmes d'immigration. Elle fut une des personnes clé du stage car elle allait dans les familles mais nous aidait aussi par son dynamisme infatigable. Nous avons préparé ensemble le contenu du stage, la progression pédagogique et sa durée dans le temps, les supports pédagogiques et une part des dossiers administratifs. Tout cela semblait bien calé et nos objectifs assez clairs mais une incertitude importante tenait dans le fait que je ne connaissais pas ce type de public. Le montage théorique n'était peut-être pas suffisamment adapté à un groupe dont je ne connaissais rien des futurs membres si ce n'est leurs données administratives, nom, prénom, âge, sexe, pays d'origine, validité de la carte de séjour, nombre d'enfants, etc.

La première journée de stage et les quelques jours qui suivirent furent perturbés par l'aspect administratif et médical des dossiers incomplets. Cependant j'avais pu déjà détecter une envie de bien faire et un repérage des groupes entre eux. Il y avait, réunis pour ce stage, des représentants de plusieurs pays et même de plusieurs continents : une jeune éthiopienne, deux fratries marocaines (frères et sœurs), une jeune cambodgienne, deux jeunes vietnamiennes ayant passé plusieurs années dans un camp de réfugiés, une maman kurde avec deux enfants en bas âge et deux jeunes garçons turcs qui avaient travaillé dans des fabriques

²⁸ En 1992, les décisions concernant la formation professionnelle continue n'étaient pas encore régionalisées.

de cuir depuis l'âge de 8 ans, enfin un autre jeune turc chassé de son village par le feu et les pillages.

Déjà, des discussions plus ou moins vives avaient lieu en dehors du lieu de formation sur les divergences politiques. Il me fallait agir vite. Je devais sans tarder enclencher une dynamique de groupe. Elle nécessitait une approche délicate dont tout le reste du stage pourrait ou non bénéficier. J'avais préparé des supports pédagogiques mais je sentais qu'ils ne suffiraient pas à créer cet espace mutuel de reconnaissance dont nous avons absolument besoin. Je dormis mal car j'étais fortement angoissée, sentant que ce début était extrêmement important pour la suite, et n'ayant aucune idée de la façon dont j'allais m'y prendre, j'imaginai toutes les configurations possibles, mais aucune n'apportait de solution.

La nuit porte conseil. Cependant je n'avais, en arrivant ce matin du premier jour actif, aucune idée de ce que j'allais faire. Aucune des personnes devant moi ne parlait le français. Leurs visages étaient attentifs et confiants. Il y avait dans l'air comme une envie de créer. Je me vis agir sans même savoir où j'allais. Voilà ce que je me vis faire :

Il y avait une grande feuille de papier au tableau. Je dessinaï le soleil, la terre et la lune et de là nous arrivions aux continents. A la suite de quoi chacun put situer son pays d'origine sur une carte du monde préalablement punaisée au mur de la salle de cours ²⁹. Des pointes de couleur matérialisaient les emplacements. La région Midi-Pyrénées et Montauban furent également situés. Je sentis immédiatement qu'ils avaient tous accepté cette cosmologie sommaire, tout en prenant conscience que nous étions enfin réunis dans un seul endroit, Résidence des Pyrénées à Montauban et que, de là, nous avions tout à reconstruire. Tout

²⁹ C'était la seule partie de programme que j'avais préparé en amont : faire en sorte que les personnes situent sur une carte du monde punaisée au mur le lieu ou le pays d'où ils venaient, d'où venaient les autres et de situer la région Midi Pyrénées et Montauban dans le monde.

devait être nouveau, nous n'avions pas le choix. Aux vieilles querelles, il fallait substituer un projet commun et plus de paix aux enfants du monde. Ainsi, nous proposons de façon tacite d'appuyer notre avenir commun, (ici au moins 6 mois) non pas sur la force des divergences mais sur celle des ressemblances.

Partis avec cette idée dans l'air, nous avions un rythme soutenu. Le matin, telle une magicienne avec une boule et une boîte, je transmettais le vocabulaire spatial. La boule est devant la boîte, derrière, sur le côté droit, plus loin que, en bas, en haut, etc. Nous avons fabriqué des boîtes de couleurs, alors la balle jaune était dans la boîte rouge, sur la boîte verte ... et les combinaisons s'énonçaient rapidement à la manière du calcul mental. En quelques mois tout était prêt pour aborder la gymnastique des opérations simples de l'arithmétique décimale.³⁰

Le reste de la matinée consistait à travailler la lecture en français et le calcul. J'avais réuni un matériel pédagogique varié, fait de supports d'éveil et de consolidation des apprentissages en cours. Mais les stagiaires eux-mêmes participaient à l'élaboration de certains des supports pédagogiques.

Les après-midi étaient réservées aux séances de méthodologie de projet. Le temps était réparti entre des temps où le groupe dans son entier participait aux débats, des ateliers par groupes, et des temps personnels. Des « séances plénières » tenaient chacun au courant de l'ensemble des projets en cours. On y évaluait son propre projet, celui de son groupe et celui des autres groupes et l'on se faisait critiquer. « Mesurer c'est comparer ». L'instrument de mesure de soi, c'est soi, ce sont les autres ou les autres et soi.

Les mini ou micro-projets qui en résultaient étaient adaptés au groupe. Le cadre posé, c'était à chacun de répondre de façon libre et créative à sa réalisation. Les

³⁰ Même si pendant ce temps les adultes n'acquièrent que les mécanismes opératoires de l'addition et la soustraction, par la suite, ils pourront en poursuivant une formation complémentaire, acquérir la technique de la multiplication et de la division.

premiers projets consistaient à élaborer et à réaliser un repas traditionnel pour une vingtaine de personnes. C'était l'occasion d'une meilleure connaissance des pays à travers leur cuisine, de témoigner d'un chez soi disparu sous les bombes ou de comparer les habitudes, les rituels de fêtes, les usages quotidiens. Ces moments étaient appréciés de tous. Je me souviens de cette lueur dans les yeux lorsqu'un jeune, arrivant des montagnes, de je ne sais plus quel pays du sud, nous dit dans un français correct que tout le monde comprit, comment sa mère, le matin, au village, chauffait la pierre sur le feu ouvert et cuisait un pain plat qu'il mangeait chaud accompagné de lait de chèvre frais, l'odeur de son enfance.

Au départ, aucun ne parlait correctement le français, certains ne le comprenaient pas. Rapidement les personnes de ce groupe avaient acquis des compétences. Ils étaient devenus capables de communiquer, de s'exprimer et d'être compris. Ils étaient capables de prendre en compte l'avis de l'autre, d'écouter, de négocier, de prendre une décision commune, d'organiser un travail ensemble, d'organiser un comportement de groupe et d'y formaliser les échanges dans le sens Donner-Recevoir et d'apporter ce changement aux familles. Ces personnes se sont transformées sur le plan social, psychologique, cognitif en construisant des bases de respect mutuel pour construire l'espace commun.

Nous avons réussi dans ce stage à construire une paix de groupe. Chacun l'a rapporté et aux familles et aux institutions. En reconnaissant le savoir et la bonne volonté de l'autre s'est construite une paix dont nous pouvions être fiers. Au bout de six mois tous les participants savaient lire, même péniblement encore pour certains. Chacun avait « fait » sa semaine en entreprise. Les ennemis d'hier étaient devenus des amis solides, le français était parlé par tous et compris de tous. Tous, y compris les femmes du stage avaient un compte en banque et un carnet de chèques personnel. Chacun était plein de forces

nouvelles. J'ai vu là, jour après jour, la paix et l'espoir se construire et demeurer³¹.

L'entraide de ce groupe d'apprenants m'a transformée. C'était un de ces stages intenses que tout formateur garde précieusement toute sa vie dans sa mémoire professionnelle et affective. Bien plus, c'était un moment de lumière, un de ceux où l'on sait que la vie n'est pas inutile.

Que s'était-il passé ? Après tout, je n'avais fait que mon métier. Comment se fait-il que, si longtemps après, ce souvenir soit encore si présent et me serve encore de point de repère dans les moments de désarroi ? La présente thèse a été l'occasion de méditer cette question.

La réponse m'apparaît aujourd'hui clairement : d'instinct, nous avons construit un espace commun. Par-delà les différences, en reconnaissant même ces différences comme des richesses, nous avons vécu un de ces moments fondateurs, celui de la naissance d'une communauté par l'affirmation en actes de ce qui unit.

Pour ce groupe, l'histoire, leur histoire peut être décrite comme jalonnée d'instruments communs de mesure qui, tels les barreaux d'une échelle, ont soutenu leur progression : tout d'abord le balisage du monde que nous avons accepté le premier jour, l'apprentissage du langage et du calcul, l'évaluation de projets et la mise en commun des repas où chacun venait faire apport de son savoir-faire et le partager avec les autres créant ainsi une culture commune respectueuse des apports singuliers. Une culture où chacun est responsable de lui-même et de l'espace commun et reconnu comme tel.

Ici, le projet est l'instrument de mesure de référence, car c'est l'avancement du **projet** et sa mise en actions qui permet au **sujet** de se mesurer au monde.

³¹ Il m'arrive parfois de rencontrer des stagiaires de ce stage à Montauban, l'amitié qui nous lie est au-delà des mots. Le plus souvent un grand sourire suffit et montre combien la paix est toujours là.

Cette expérience me relie aux temps contemporains. Sous l'influence de certains économistes, s'est répandue la croyance délétère que l'exaltation des égoïsmes est la meilleure, voire la seule voie possible pour résoudre les problèmes de société. A travers cette expérience, je peux témoigner que ce n'est pas la suppression des communs, mais au contraire, que c'est leur reconstruction qui permet aux individus de sortir de leur confinement et créer une société où se reconstituent des relations pacifiques de partage, d'ouverture et de reconnaissance.

L'expérience de terrain (1984-1996)

Dire ici l'expérience du monde de l'insertion où je suis restée active plus de dix années, c'est témoigner de ce que j'ai vu. Ici, la pratique et le vécu sous-tendent le travail de recherche. Cette démarche est volontaire. Elle me permet de ne pas oublier ceux qui m'ont montré de solides chemins d'espoir et de lutte contre la déshumanisation du monde. Cette démarche est aussi pragmatique. Ce n'est pas à partir d'un discours que j'énonce ma pensée et que je me positionne en tant que chercheur mais en m'appuyant sur *l'expérience vécue*.

Un réseau humain : des règles consenties et respectées

Le réseau³² dont je parle ici est un réseau humain constitué d'un noyau de personnes qui restent très régulièrement en contact³³. Elles oeuvrent collectivement à une réalisation. Toutes les personnes relais d'un réseau de ce type apportent leurs compétences depuis l'institution où elles sont salariées, l'association où elles sont actives ou encore à titre personnel. Pour régler des problèmes personnels, familiaux ou professionnels au sein d'un réseau dont c'est la finalité, un ensemble de personnes se mobilise pour concourir à la réussite d'un projet personnel ou collectif.

Par exemple, un réseau peut être constitué d'une assistante sociale de la Caisse d'Allocations familiales et une personne relais de la Préfecture qui se mobilisent en un temps court pour qu'un dossier bloqué puisse faire sortir rapidement de l'impasse où elle se trouve une jeune

³² De 1987 à 1989, j'ai participé à un réseau de personnes chargées de l'accompagnement de travailleurs handicapés vers des emplois protégés à l'extérieur d'un Centre d'Aide par le Travail (CAT). De 1989 – 1996 – J'ai développé un important réseau de personnes-relais dans le cadre du RMI – De 1997 – 2002 – Je participe au développement d'un réseau pour la diffusion de la culture météorologique auprès du public et de l'école.

³³ une part des contacts peut se faire par Internet

maman veuve avec trois enfants³⁴. Une autre personne veut passer son permis. Le réseau mobilisé pour ce projet est composé du demandeur de la formation *avant tout*, d'une personne de la DDTEFP³⁵ pour un accord de financement et d'une autre qui est chargée de s'assurer que la personne qui va entreprendre sa formation sera bien accueillie par l'organisme de formation, etc. Ou encore quelqu'un a besoin de soins et demande de l'aide. Une équipe constituée du malade *avant tout*, d'un médecin, d'une assistante sociale et d'un éducateur ou d'une éducatrice spécialisé d'une association d'aide aux alcooliques ou aux toxicomanes peut constituer un réseau. Ces réseaux étant eux-mêmes inclus dans des réseaux plus importants.

Supervision et régulation au sein d'un réseau d'accompagnement de personnes en difficulté

Les personnes relais au sein d'un réseau d'accompagnement social se connaissent car elles ont souvent l'occasion d'agir ensemble. Cependant, côtoyer quotidiennement des personnes en difficulté et les accompagner jusqu'à ce qu'elles puissent reprendre leur destin en main peut être épuisant. La grande misère affective d'une solitude non voulue perturbe gravement l'équilibre moral, physique et psychique des individus qui subissent un phénomène d'exclusion (ou pensent qu'ils en subissent un). La détérioration de la confiance en soi par la violence d'une situation subie et incomprise rend les personnes « malades ». Elles sont souvent abattues, agressives, dépressives, si ce n'est suicidaires. Elles sont souvent dans la peur. Elles ont peur du regard des autres, peur de sombrer dans la folie, peur de ne pas pouvoir se soigner, peur du regard que les autres portent sur leurs enfants, peur d'être devenues inutiles dans cette société qui est *aussi* la leur.

Pour que ceux qui les accompagnent ne soient pas « atteints » par ces peurs et ces dépressions mais gardent leur bonne humeur, gage de santé morale pour eux-mêmes et pour les autres, il est important qu'ils aient des lieux où se ressourcer. J'ai personnellement proposé la mise en place d'une « supervision » au sein de l'équipe avec laquelle je travaillais. Cette « supervision » était un dispositif de régulation volontaire mis en place.

Un travail de « supervision » permet à une équipe plus ou moins large³⁶ de se retrouver régulièrement, d'analyser collectivement une situation familiale ou individuelle particulièrement complexe, de poser des questions et trouver des réponses collectives. Lors de

³⁴ Les exemples sont des situations réelles.

³⁵ Direction départemental du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle

³⁶ 2 à 10 personnes environ

ces séances de « supervision », chacun découvre ses propres limites dans son travail avec l'autre, « l'accompagné » qui a besoin momentanément d'aide.

Cette régulation a pour objectif de poser un cadre et un ensemble de règles personnelles et professionnelles de référence. L'ensemble étant lui-même un dispositif négocié, reconnu et adopté collectivement. Il est de fait un espace commun de reconnaissance et de connaissance. Les séances de supervision permettent de construire un cadre de référence où peuvent s'exprimer dans la confiance des émotions vives provoquées par certaines situations professionnelles et sociales difficiles. Nul ne peut occulter les souffrances des travailleurs sociaux lorsqu'ils se trouvent face à des situations qui lui semblent humainement inadmissibles. Et de fait elles le sont.

Pendant plus de cinq ans, notre « gardienne du cadre » est une personne compétente. Thérapeute expérimentée en systémie familiale, J.L. est anglaise. Pour notre équipe, c'est elle qui détermine, en concertation avec les participants, les règles du jeu, le cadre, la régularité des séances de travail.

Le groupe discute avec elle des méthodes et des techniques d'analyse des situations. Pendant ces séances de travail, chacun peut prendre le temps de recul nécessaire pour mesurer l'état de cohérence entre sa pratique et sa théorie dans son activité et ses actions. Il est possible d'y exprimer des doutes, de réactiver des liens, de discuter et confronter des méthodes et des attitudes professionnelles. La supervision fait apparaître, au-delà des pratiques quotidiennes et des formations, un ensemble de problématiques communes à l'accompagnement social de personnes en difficulté.

Ensuite sur le terrain, chaque action, chaque atelier est, par nature, un même cadre spécifique où se retrouvent la régularité, l'analyse de situations, le respect du lien par l'équilibre relationnel entre les personnes. Pour prendre quelques exemples tirés du cadre du RMI, les ateliers que j'animais avaient toujours lieu le même jour et à la même heure. Ils étaient structurés semblablement. Ils fonctionnaient avec quelques rituels et certaines « règles d'or ». Par exemple, il était interdit de dénigrer une personne absente ou d'agresser une personne présente.

Un réseau humain adopte une configuration variable suivant les projets, les personnes et les groupes. Il est constitué d'un *ensemble de relations entre des personnes* qui acceptent de participer collectivement, (régulièrement ou ponctuellement) à la réalisation d'un projet, d'une personne ou d'un groupe.

Les relations au sein d'un réseau vivant, actif, efficace et chaleureux sont un véritable maillage humain qui repose sur une grande tolérance entre les participants : ainsi ils construisent des relations de confiance réciproque et de responsabilité mutuelle constamment réactivées.

Dans le cadre de mon activité, je pouvais par exemple appeler un médecin et lui demander d'accueillir en urgence une personne dans la journée. Je pouvais demander à des allocataires du RMI qui participaient à divers ateliers d'accueillir un nouveau et une nouvelle arrivante au sein de « leur » atelier. Et je n'ai pas de souvenir d'un quelconque « mauvais accueil »³⁷. Autant le médecin est capable de diagnostiquer et porter remède à un état pathologique, autant un groupe de personnes, allocataires du RMI, certes, mais adultes responsables au sein d'un groupe peut « soigner » une personne percluse de solitude. Pour illustrer mon propos, je me souviens d'une personne qui en arrivant dans les ateliers était très fortement médicamentée.

Lorsque je rencontrai pour la première fois Madame S., elle pouvait à peine s'exprimer tellement sa camisole chimique était forte. Son visage était comme englué dans une rigidité peu naturelle. Elle avait des difficultés à articuler. Sa tête et son cou se déplaçaient en bloc, elle n'arrivait pas à tourner l'un sans l'autre. J'essayais de me faire comprendre mais c'était difficile. Je sentais que les mots, pourtant énoncés avec clarté et insistance, avaient du mal à atteindre sa raison. Cette femme me fit penser à un bouchon flottant à la surface d'un océan. Elle semblait entièrement perdue. Je lui demandai de venir tout de même dans un des ateliers. Je pris la précaution de lui remettre un carton avec le nom du lieu, l'adresse et l'heure du rendez vous. Elle vint régulièrement à l'atelier et se lia assez rapidement avec les personnes présentes. J'appris qu'elle rencontrait certains participants en dehors des temps d'ateliers. Bientôt elle redevint coquette, se fit couper et teindre les cheveux. Manifestement elle cessa de prendre autant de médicaments et nous dit bientôt, qu'à part un demi cachet le soir, elle avait cessé toute prise chimique. C'était, nous en convenions tous, une

³⁷ Réciproquement, un participant des ateliers pouvait me demander d'intégrer une de ces connaissances dans nos activités, un médecin ou une équipe de soin pouvait demander d'intégrer une personne sortant d'une cure de soins dans une des activités pédagogiques dont j'étais responsable.

nouvelle femme. Elle nous quitta lorsqu'elle trouva un emploi dans un cinéma d'art et d'essais. Ayant plusieurs années aidé son mari artisan, avant une douloureuse séparation, elle avait des compétences en secrétariat, gestion et comptabilité. Elle disposait d'une solide culture cinématographique et avait retrouvé sa sociabilité naturelle. Madame S. m'a rarement demandé de l'aide ou des conseils et semblait m'ignorer. Elle a construit ces bases de reconnaissance de soi nécessaires pour impulser un mouvement de soi vers soi. Le groupe a été pour elle un réseau compétent et utile. Les conseils et l'aide dont elle a bénéficié pour la construction des étapes et les démarches administratives qu'elle a mis en oeuvre lui ont été suggérés et transmis par les participants des ateliers. Ce passage du désespoir à la vie, si c'est avant tout une performance personnelle, c'est aussi et souvent, une joie collective, un souci en moins.

Une personne momentanément dans une situation économiquement fragile est une chose, une personne ou un groupe de personnes qui sombre de désespoir dans une société qui ne lui donne pas de place et lui enlève sa dignité en est un autre !

Lorsqu'un réseau apporte ses compétences et sa chaleur humaine à une personne momentanément fragile, cela va l'aider à « remonter la pente ». Lorsque cette personne aura acquis de l'assurance, il se peut qu'elle garde un lien avec le réseau d'origine et parfois même devienne un nouveau membre actif. Les participants des ateliers ayant retrouvé leur autonomie et leur bonne humeur sont des repères rassurants pour ceux qui veulent « s'en sortir ». Ils parlent de leur propre cheminement et ils sont entendus. Au bout d'un certain temps, les effets se font sentir. Les doses de médicament diminuent. Les hommes se rasent. Les femmes redeviennent coquettes. Chacun s'ouvre vers soi et vers l'autre dans un mouvement de reconnaissance.

Une personne qui a dépassé ses propres difficultés est souvent bien mieux équipée pour montrer à d'autres qui s'engagent dans leur propre libération que le mouvement est possible, les résultats sont visibles et le plaisir rayonnant. Autrement dit, lorsqu'une main a été tendue, il est rare que la personne qui a pris cette main et qui « s'en est sortie » ne tende pas à son tour la sienne un peu plus tard à quelqu'un qui en a besoin. C'est une des plus belles leçons d'humanité que m'ont transmises ces personnes momentanément en difficulté que j'ai rencontrées. Dire cette leçon est ma manière de leur rendre hommage et de les remercier.

Reconnaissance et réciprocité de l'échange

Pour illustrer ce changement et montrer encore cette réciprocité de l'échange, je me souviens de Monsieur K.

Monsieur K

Un jour de 1994, une assistante sociale me demanda de recevoir Monsieur K. Cet homme était en France depuis deux ans déjà. Il arrivait d'un village rural de Casamance d'où il avait été chassé par les conflits. Contraint de quitter le Sénégal, il avait plus de 50 ans et ne parlait pas très bien le français. Sans qualification, le seul emploi qui lui avait été proposé était de devenir manoeuvre-maçon. Il n'avait à l'évidence ni le physique ni la santé pour ce type d'activité professionnelle.

Je vis entrer dans mon bureau un homme fatigué, découragé même. Il était petit, frêle et ses cheveux grisonnants témoignaient de son âge. Malgré ses efforts d'insertion, il n'arrivait pas à trouver sa place. « J'ai essayé » me dit-il, mais sans succès. Il n'avait plus d'espoir, mais il lui restait sa dignité. Je sentais qu'au fond de lui-même c'était quelqu'un qui continuait à se tenir droit. Malgré son mauvais français, ses vêtements usagés et son regard fatigué, je perçus confusément qu'il avait en lui des ressources d'une autre nature.

Lorsque l'on intervient auprès de personnes en difficulté, c'est dans ces moments que l'attention doit être mise en éveil. Il faut écouter sans préjuger de la réponse, s'apprêter à découvrir une réalité humaine nouvelle et imprévue. Il reconnut que je cherchais vraiment à comprendre. Il me parla de son village. A travers ses mots, même si quelquefois le vocabulaire faisait défaut, je voyais vivre les gens, les liens familiaux, les maris et leurs femmes, les enfants, les litiges et quelques problèmes si semblablement humains aux nôtres, dans une organisation sociale différente de la nôtre.

Soudain, je dus me rendre à l'évidence : sur le plan des relations humaines, cet homme en savait plus que moi. Déjà, il m'inspirait le respect, je cherchai à

savoir. Il me dit comment il intervenait dans son village et plus loin encore, chargé de la résolution de problèmes familiaux, psychologiques et sociaux quand la communauté faisait appel à lui. Je le voyais tel un thérapeute ou un psychologue porteur d'une culture autre dont j'étais à la fois curieuse et respectueuse : il était marabout, fils de marabout, héritier d'une tradition.

Je lui demandais s'il acceptait de venir dans un atelier d'écritures pour apprendre mieux le français et rencontrer des gens. Il accepta.

Il était toujours à l'heure, calme et souriant. Son regard clair, la profonde et solide générosité de cet homme dans sa relation aux autres étaient d'une grande aide. Les personnes en difficulté sont souvent agitées ou stressées. Monsieur K était capable d'une grande concentration. Sa seule présence transformait le groupe, sans qu'il n'ait rien à dire.

Il avait trouvé sa place. Sa bienveillance et son charisme personnel agissaient en silence. Il aidait par son exemple. Il montrait ce qu'était un homme qui se mobilise pour apprendre à apprendre. Il était autonome et ne demandait que rarement des conseils. Pour les traductions de certains mots, il ne s'adressait pas à moi mais à ses voisins ou voisins de table. Si personne ne connaissait le mot, il allait le chercher dans le dictionnaire. Il ne disait rien de plus que nécessaire, mais progressait vite. Il ne cherchait pas à mobiliser l'attention, mais chacun pouvait sentir *sa présence bienveillante à lui-même*.

Deux mois plus tard, une journaliste vint rencontrer les participants de l'atelier pour réaliser un article à paraître dans le mensuel du Réseau d'Economie Alternatif et Solidaire (REAS). Il était demandé aux participants, allocataires du RMI, de s'exprimer sur leurs sentiments concernant les activités menées dans les ateliers. Que représentait pour eux le fait d'appartenir à un groupe capable de mener des actions reconnues par l'UNESCO et la Communauté Européenne ?

Chacun parla de son parcours personnel et de son action. Lorsque ce fut son tour, il dit de façon claire et forte « Je me présente : je suis Monsieur K. ». D'un bloc, il expliqua son périple, ce qu'il faisait dans son village. Il dit que les humains ont les mêmes joies et les mêmes souffrances sur toute la planète.

Il dit comment, en venant dans cet atelier et parce qu'il avait pu garder son identité première, il avait appris à mobiliser toutes ses connaissances antérieures pour apprendre le français et connaître enfin, disait-il, « des choses », de « vraies choses ». J'entends encore aujourd'hui la profondeur de sa voix et l'émotion qu'elle transmettait. Il expliqua qu'il avait appris à écrire de droite à gauche et qu'il savait depuis peu de temps écrire de gauche à droite et... qu'il pouvait maintenant discuter avec ses enfants de ce qu'ils apprenaient à l'école. Nous étions bouleversés.

*

Que s'était-il passé entre le moment où Monsieur K. vint pour la première fois et son intervention devant cette journaliste ? Cet homme avait préalablement rencontré des professionnels, travailleurs sociaux divers et nombreux. Pour l'institution, Monsieur K. entre dans une « catégorie sociale » préétablie : rmiste, immigré, noir et non qualifié. Il reçoit un numéro de dossier. Ce numéro d'ordre est un numéro « identifiant ». Sa vie affective, créative, poétique, son histoire, sa connaissance et ses savoirs, sa profondeur d'homme, de père et de marabout, tout disparaît.

Cette réduction dramatique, lorsqu'elle a lieu, dénie la personne en chair et en os, avec ses émotions, ses désirs, ses peurs, ses expériences, ses ressources, ses motivations. La profondeur de l'être humain disparaît derrière un « statut » social défini administrativement, sans nuance, ni respect. La personne "entre" dans une catégorie sociale sommaire et réductrice. Mais lorsque l'on a devant soi une personne, c'est un être humain irréductible à un ensemble de données administratives !

Dans les faits, l'identité de Monsieur K. était déniée. Le déni est magique, dénier l'autre c'est le faire disparaître. La perte d'identité que génère la déshumanisation d'un individu peut créer des problèmes psychiatriques, voire suicidaires, qui atteignent les personnes les plus sensibles et les plus fragiles. Au contraire, Monsieur K., en étant reconnu, avait pu « se » reconnaître et

mesurer ses propres ressources à l'intérieur de lui-même pour « se » construire dans une culture différente mais par de nombreux aspects semblable à la sienne. Il transmet sa propre reconnaissance en se présentant aux autres participants, nombreux ce jour-là. Il leur dit la capacité de puiser dans ce que l'on est pour rester droit et devenir un être dont on n'aurait pas pu soupçonner l'existence. Il dit ce plaisir d'apprendre de « vraies choses » alors que partout ailleurs, il n'était que noir, rmiste, immigré, de plus de 50 ans et sans qualification professionnelle. En se reconnaissant, il avait appris à connaître le chemin de ses propres ressources.

La déshumanisation que génère le traitement administratif et catégoriel (pour ne pas dire catégorique) des humains est à mon avis inadmissible. C'est pourquoi aussi il me semble nécessaire et par tous les moyens de résister à la déshumanisation du monde. Thierry Gaudin soutient que « *la reconnaissance précède la connaissance* »³⁸. Je le sais par expérience. Monsieur K., rassuré et reconnu pour ce qu'il est, devient à nouveau un homme créatif, ingénieux et studieux. Ce qui lui avait été proposé au départ en participant aux ateliers n'était pas d'entrer dans un schéma : rmiste, immigré, noir et pas qualifié = manœuvre maçon, mais dans un chemin de connaissance d'une profondeur respectable en tant que telle : la sienne.

Si j'interprète l'histoire de Monsieur K., en termes de métrologie, je révèle deux questions essentielles :

La première est qu'on ne peut voir la réalité des êtres humains qu'au-delà des instruments de mesure et de classification que la bureaucratie a secrétés. Souvent, les bureaucraties produisent des formalités dont le but affiché est de traiter ces questions, mais qui en réalité ménagent leur propre confort, c'est-à-dire évacuent les problèmes en leur déniaient toute existence.

La seconde, plus importante encore, est que chaque être humain est lui-même porteur d'un système de mesure et d'instruments de mesure. Par sa seule présence, Monsieur K. structurait son environnement. La sagesse ancestrale dont il était porteur rayonnait sans qu'il ait à parler. Et son attitude donnait la mesure de ce qui était à faire dans l'atelier. Il était une mesure, je peux même dire une référence, à lui tout seul.

Madame J.A.

³⁸ Thierry Gaudin. *L'avenir de l'esprit*. Paris, Albin Michel, 2001, p. 49.

Pour illustrer à nouveau ce que peut générer la reconnaissance en tant que moteur de la connaissance de soi, je pense à une autre personne : J.A.

Lorsque j'accepte de tenter d'accompagner J.A., c'est une jeune femme d'à peine une trentaine d'années. Elle a deux enfants de cinq et presque trois ans qui déjà montrent des signes d'instabilité psychologique et de retard scolaire pour le plus âgé. J.A. est décrite au téléphone comme un « cas social » par l'assistante sociale chargée, au niveau de sa circonscription administrative, des personnes bénéficiant d'une Allocation de parent isolé³⁹. Elevée dans un foyer de la DDASS⁴⁰ depuis sa petite enfance, J.A. est « bien incapable » de gérer quoique ce soit de sa vie d'après l'assistante qui l'envoie. Mais sans qu'un seul mot ne soit dit à ce sujet, je peux entendre la personne au bout du fil plaindre cette jeune femme du malheur qui la poursuit. J'entends aussi que J.A., dans son malheur, fait preuve d'une grande vitalité. Elle est bien connue des institutions locales où elle a déjà mené au bord de l'épuisement, voire de la crise de nerf, une demi-douzaine de travailleurs sociaux !

« Suivie », pour ne pas dire « poursuivie » par plusieurs services sociaux depuis l'enfance, elle est sous tutelle financière, ses enfants fréquentent un centre médico-pédagogique où ils sont à leur tour « suivis » par des psychologues et des éducateurs spécialisés. Elle est un pur produit de notre système d'assistance, dans lequel elle et ses enfants baignent depuis leur naissance.

Lorsqu'elle vient me rencontrer, je sens que la partie ne va pas être facile car au-delà de son incompetence notoire à gérer ses propres affaires, elle se présente comme une victime. Elle reçoit des allocations diverses et vit cette situation d'assistantat à la fois comme un dû et une fatalité. Bercée de scénarios d'échecs depuis l'enfance, son identité est comme modelée par l'institution. Et comme

³⁹ Cette allocation est versée au père ou à la mère d'un enfant à naître et jusqu'à ses trois ans quand le parent est seul à élever son enfant et n'a pas que peu de ressource pécuniaire.

⁴⁰ Direction Départementale de l'Action Sociale (DDASS)

chacun le sait : une victime de la société a tous les droits ! Néanmoins, il se dégage de sa présence une forte personnalité, un esprit vif, une ingénuité et une persévérance hors du commun.

Elle possède une indiscutable créativité. Mais au lieu que celle-ci lui serve à s'en sortir, elle lui sert à réaffirmer chaque jour le destin que l'institution lui a prescrit depuis l'enfance, celui de l'échec. Pour reprendre le titre d'un livre connu, elle « réussit à échouer⁴¹ » avec beaucoup de créativité. Cette « victime », je la perçois comme parfaitement capable de réussir fort bien à faire échouer tout ce qui lui est proposé !

Dès le deuxième rendez vous, J.A., malgré son engagement, ne respecte pas le cadre dans lequel s'inscrit notre relation. Pendant des semaines, elle cherche constamment à me pousser à bout par de multiples pirouettes créatives. Par exemple elle ne vient pas le jour convenu. Elle demande un autre rendez-vous et n'y vient pas non plus, ayant comme cela va de soi, un ensemble de bonnes raisons qui sont chacune un signe. Elle doit aller voir je ne sais quel service social à je ne sais quel endroit de la ville ou doit conduire son enfant je ne sais où à quelque autre travailleur social...

Chaque fois qu'elle essaie sans succès de me voir « malgré tout » et en dehors de nos accords, je refuse. J'ai moi aussi plein de bonnes raisons : je suis occupée par ailleurs (même si je n'ai rien d'urgent à faire).

Au bout de quelque temps de ce chassé-croisé plein de sens, elle finit par venir le jour convenu. La deuxième étape est celle où elle vient le bon jour mais pas à la bonne heure ... et cela dure encore quelque temps. Elle se plaint à plusieurs assistantes sociales que je ne la reçois pas « alors que je suis payée pour cela ». (Plaintes qui toutefois omettent un certain nombre de détails circonstanciels). Mais je reste ferme et plutôt amusée de la situation.

⁴¹ Paul Watzlawick. *Faites vous même votre malheur ou Comment réussir à échouer*, Ed Seuil.

J.A. comprend assez vite, sans vouloir l'admettre que je ne joue pas de ces jeux pervers qui consiste à « faire tourner l'autre en bourrique ». Elle finit par entendre que nous sommes deux à jouer et que chacune, dans les limites du cadre établi a le droit de tester sa partenaire. Le jeu de J.A. est en partie involontaire. Elle cherche à être reconnue et malgré l'ensemble pléthorique de travailleurs sociaux qu'elle a réussi à mobiliser sur son cas, elle n'a que peu de relais humains autour d'elle pour y parvenir.

La première action de reconnaissance menée avec elle consiste à provoquer une « synthèse »⁴². Le cadre d'une synthèse est institutionnel. J'appelle donc toutes les personnes qui s'occupent de J.A. les unes après les autres, six en tout, pour leur soumettre l'idée d'une synthèse et de son cadre.

Toutes sont d'accord sur le principe jusqu'à ce que je dise que j'ai invité « Madame J.A » à être présente à cette synthèse. C'est le tollé général. Je reste extrêmement ferme pour que J.A. soit présente. Il me semble toujours inconcevable de désirer l'autonomie d'une personne sans qu'elle soit partie prenante des décisions qui la concernent, elle et ses enfants.

Nous sommes bientôt deux, J.A. et moi-même, à défendre le fait qu'elle doit être présente à « sa » synthèse. En défendant cette position, elle devient effectivement présente dans sa vie. Elle reconnaît sa propre capacité d'être « adulte et responsable » pour tenter d'y voir clair dans cette vie qu'elle dirige finalement si peu. Au bout de plusieurs semaines, la synthèse a lieu. Ce moment est mémorable. Les personnes présentes, assistantes et travailleuses sociales⁴³ se rendent compte à quel point elles sont « prises au piège » dans leur relation avec J.A.. Mais au fond, la situation s'avère plus complexe.

⁴² Une « synthèse » est une réunion de travail collectif permettant de faire le point et de prendre des décisions sur la marche à suivre sur un ensemble d'interventions à mettre en oeuvre pour faire « avancer » une situation ou un projet individuel ou collectif.

⁴³ 6 personnes plus la superviseur et moi-même, ce qui fait tout de même 8 personnes !

En « infantilisant » ou « déresponsabilisant » cette personne, les professionnels induisent un comportement qui somme toute est assez logique. Face à son image d'incapacité, elle va en rajouter suffisamment pour répondre de façon outrancière à cette image.

Après plusieurs heures d'explications, les travailleurs sociaux acceptent conjointement de lui reconnaître le droit d'être une mère de famille et une adulte responsable, même si elle a encore besoin de conseils. Sont envisagées une levée de tutelle et l'entrée possible dans un cursus de formation qu'elle choisira après avoir réalisé avec moi un bilan de compétences. Elle peut (enfin) être responsable d'elle-même. Elle y est autorisée et reconnaissant cette autorisation, elle peut s'autoriser à chercher à être elle-même.

Lors du rendez vous suivant, un projet d'avenir est raisonnablement abordé. Elle veut « faire une remise à niveau » à tout prix. Et lorsque je lui demande pour quoi faire, elle ne sait pas répondre. Je comprends que sa motivation est là mais que sans un cadre, elle se dispersera à nouveau. Je propose de réfléchir avec elle. Pour commencer elle se charge de préparer des fiches qui comportait chacune « un rêve ». Ce rêve est une réponse possible à la question : comment est-ce je me vois dans dix ans ? Je lui demande d'inscrire dix rêves et de faire la liste, après réflexion, des avantages et des inconvénients pour chacun d'eux. Je lui dis « et si votre rêve vous emmène sur la lune, c'est parfaitement votre droit. ». Lorsqu'elle revient me voir, elle a elle-même compris que ce jeu lui servait à la fois à rêver simplement mais puissamment et qu'en rêvant elle pose par elle-même son principe de réalité et ses propres limites. Elle commence alors à réellement s'organiser. Elle n'est plus jamais en retard à nos rendez- vous et si une obligation l'empêche de venir, elle me téléphone avant pour s'excuser et repousser la rencontre. Se reconnaissant, elle peut s'engager dans la découverte de sa propre connaissance sans avoir peur d'elle-même ni de « dépasser la mesure ». Elle apprend à gérer son temps et son budget. Elle et ses enfants

dépendent bien moins des services sociaux. J.A. a trouvé « sa » mesure. Elle utilise ses solides ressources créatrices pour « se » construire.

*

J'interprète encore ici le cas de J.A. en termes de métrologie. Depuis sa naissance, elle était référencée dans un système de mesure, celui des cas sociaux. Système qui souvent s'auto-entretient et se conforte naturellement dans la collectivité des professionnels chargés de les assister. Mon intervention a consisté à changer, à trois reprises, la métrologie implicite dans laquelle J.A. et les services chargés de l'aider se trouvaient piégés.

La première fois, ce n'était qu'un signe : arriver à l'heure, tenir ses engagements pour la chose la plus élémentaire qui soit, l'horaire.

La seconde, c'était en direction des professionnels de l'assistance : accepter de voir et d'entendre un être humain, au-delà de l'instrument de mesure, somme toute reposant, qu'est le « dossier » avec les nomenclatures préétablies. La troisième, décisive, fut d'inviter J.A. à construire elle-même sa mesure, au moyen de la liste de ses rêves. Là, il ne s'agit plus d'une mesure imposée de l'extérieur, mais créée de l'intérieur. Ce n'est que la déclinaison de l'étymologie du mot « autonomie ». Le « nomos » procède (« auto ») de lui-même.

Enfin pour illustrer encore mon activité quotidienne de terrain, je désire présenter Madame M. qui m'a laissé un beau souvenir de femme et m'a permis de comprendre que chacun à une « place » en tant que sujet.

J'appris avec Madame M. que la reconnaissance de l'autre en tant que sujet responsable de lui-même et co-créateur du monde est fondamentale.

Madame M.

Madame M. fut envoyée par une assistante sociale. Elle était parmi ces quelques personnes qui venaient geindre dans mon bureau et à qui il fallait expliquer un certain nombre de choses. Je commençais par la prévenir que je n'étais pas psychologue et que je n'avais pas de carnet de chèque à ma disposition. Cependant nous pouvions essayer de résoudre « ensemble » quelques-uns de ses problèmes, s'ils étaient clairement énoncés. M. m'entendait, je le voyais à ses gestes, mais continuait ses lamentations qui semblaient lui être nécessaires pour exister dans le monde de l'insertion. Pour elle tout était dramatique : elle ne comprenait pas bien le français (alors qu'elle s'exprimait de manière tout à fait intelligible), son mari était au chômage, ses enfants manquaient de tout pour l'école.... En guise de conclusion, elle me dit

sur un ton théâtral et désespéré : « mettez vous à ma place, madame ». Alors je me levai tranquillement, je fis le tour du bureau et lui demandai sans autre explication de se lever. M. me demanda surprise, « mais qu'est ce que vous faites ? ». Sans lui répondre, je la pris gentiment par le coude et l'accompagnai de l'autre côté du bureau en lui demandant de bien vouloir s'asseoir dans le siège que je venais de quitter. J'allais ensuite m'asseoir « à sa place ». Je lui dis : « eh bien voilà, je suis à votre place. Que fait-on maintenant ? ». Elle éclata de rire. Nous pouvions enfin commencer à communiquer réellement. Nous restâmes ainsi jusqu'à la fin de l'entretien. Ce n'était plus un monologue sur de vastes malheurs personnels, mais un dialogue sur des possibilités, des envies et des projets.

J'utilisais cette mise en scène à plusieurs reprises avec d'autres personnes, et chaque fois j'obtins un même résultat. L'inversion de la relation se produisait, du seul fait que le signe, car ce changement de place n'est qu'un signe, avait été donné. L'univers réel restait ce qu'il est, et la situation objective de chacun n'avait pas changé. Mais la relation pouvait s'inverser, parce que son contenu symbolique avait été modifié. L'autorité était désormais partagée, et la responsabilité aussi. Quel est le rapport avec la métrologie ? On ne peut pas dire que la table tient lieu d'instrument de mesure, mais plutôt que, en rendant la situation symétrique, les participants se sont placés dans une relation d'objectivation⁴⁴ qui est celle des constats métrologiques. En effet, lorsque deux personnes constatent le résultat d'une mesure, ne sont-elles pas nécessairement dans une relation « d'objectivation » ? Madame M. est passée d'un état d'« assistée » à celle de sujet responsable.

L'état naissant et la pédagogie mutuelle

Lorsque je suis intervenue auprès de personnes en difficulté c'était un choix. J'ai trouvé auprès d'eux une profondeur et une vérité humaines que j'ai partagé comme on partage l'eau ou le pain sur la route.

Peut-être n'est-ce pas la place dans un document de thèse de parler d'amour et pourtant je prends le risque de soutenir que j'ai éprouvé avec ces personnes l'état naissant dont parle Alberoni . « *L'état naissant révèle l'être qui dit « oui »*⁴⁵. Ce « oui » génère une attitude de grande attention de l'un à l'autre, une sorte de vigilance, d'éveil, d'écoute, d'ouverture, de présence et de générosité.

⁴⁴ (adulte-adulte, diraient les adeptes de l'analyse transactionnelle)

⁴⁵ F. Alberoni. *Le choc amoureux*. Ed. Ramsay, Paris, 1979. p. 39.

Ce « oui » n'est ni une configuration d'osmose ni celle d'un état fusionnel mais une humanité profonde qui se dévoile, qui se reconnaît et qui accepte « sa » profondeur sans mensonge. Car seul celui qui a tout perdu peut mesurer l'ampleur de la générosité humaine et percevoir la présence d'un « espace commun » où la confiance et la reconnaissance s'expriment de manière sublime.

« Si l'amour est réciproque, l'être aimé dit oui et redit oui. Le temps s'écoule toujours, le désir renaît et rencontre à nouveau son objet. [...] La conscience découvre qu'elle ne peut choisir ce qui est sans valeur, ce qui n'est pas le bien. Elle comprend qu'elle ne peut vouloir que le bien, que la vie empirique ne vaut rien comparée au bien, au bien en soi. Désirer ce bien absolu abolit toute peur du futur. Chaque rencontre pourrait être la dernière. [...] Voilà, pourquoi résonne toujours dans l'amour, à côté du bonheur, une note de tristesse : quand nous « suspendons » le temps nous savons qu'en même temps nous sacrifions toutes nos certitudes et toutes nos ressources. « Suspendre » le temps c'est connaître le bonheur mais renoncer à diriger le cours des choses, à être son propre maître, c'est abdiquer tout pouvoir et perdre tout orgueil.»⁴⁶

Dans cette configuration, de réelles actions collectives sont possibles. Elle porte en elle-même sa propre capacité à créer, susciter, engendrer, réaliser, produire, générer, faire émerger un espace commun où chacun est reconnu nécessairement présent pour co-crée le monde. Ce point de vue, je l'appuie sur une expérience professionnelle et personnelle. C'est une attitude plus qu'une méthode. C'est volontairement ne pas entrer dans le schéma relationnel où il y aurait un sujet qui connaît la chose connue et d'autres non, mais de se positionner dans un cadre de « pédagogie mutuelle ».

La notion de pédagogie mutuelle se crée entre deux ou plusieurs personnes. Cette notion dépasse l'idée de nomenclature sociale, de « classement administratif » ou des « catégories socioprofessionnelles » pour retrouver l'humain, son authenticité, sa profondeur, ses détresses et ses rêves. La création de tels « espaces commun » n'existe que parce que la confiance est possible entre les humains et même au-delà avec certains animaux

La pédagogie mutuelle fonctionne lorsqu'elle crée de l'expérience, de l'émotion et de nouvelles connaissances partagées. Le principe est de construire ensemble des règles d'un jeu équilibré où chaque « joueur » s'inscrit dans un mouvement « donner-recevoir ». Chacune des personnes accepte par avance d'être porteuse de sens, de connaissances, d'expériences de vie et de désirs au sein de l'espace commun.

⁴⁶ F. Alberoni. *Opus cit*, pp. 40-41.

La « pédagogie mutuelle » est basée sur une relation « égalitaire » où chacun est aussi éloigné des savoirs et des savoirs-faire et de l'expérience de l'autre que l'autre des siens. Dans cette relation, il n'y a pas à priori celui qui sait « tout » et celui qui ne sait « rien ». Il y a deux ou plusieurs personnes qui sont dans une relation et une pratique « d'échange réciproque de savoirs »⁴⁷.

La qualité des rapports qui entre dans cette relation n'est pas évidente ni simple. Elle nécessite une confiance « vraie ». Pour illustrer simplement l'idée de cette confiance, elle ressemblerait à ce jeu du Théâtre de l'Opprimé auquel j'ai participé à Cerisy en mai 2002⁴⁸. Les règles sont les suivantes : au sein d'un groupe composé de plusieurs personnes, des « couples » se forment. Dans chaque couple, l'une des personnes « joue » l'aveugle, et l'autre le « guide » à travers un parcours semé d'embûches en n'ayant qu'une seule possibilité : celle de prononcer doucement son prénom pour la (le) diriger. Pendant que le chemin (qui semble long) est parcouru, le « guide » doit éviter que son « aveugle » ne se cogne aux autres couples qui circulent tous dans les mêmes conditions⁴⁹. Au bout d'un moment, les partenaires inversent leurs rôles.

Être tour à tour « guide » et « aveugle » est une manière d'illustrer ce qu'est une relation de pédagogie mutuelle basée sur la confiance et la bienveillance partagées.

Enseigner à devenir autodidacte à des personnes désorientées

Enfin la réalité de ma vie professionnelle repose sur le fait que pendant plus de dix ans dans une durée dépassant rarement six mois, des apprenants, quelquefois analphabètes et le plus souvent à peine lettrés, devaient acquérir suffisamment de savoir-faire pour progresser par eux-mêmes, assumer une vie personnelle, familiale et professionnelle autonome et réussie.

Si ces apprenants sont positionnés dans le cadre de programmes scolaires préétablis, ils ne « savent pas grand-chose ». Mais si mon choix est de m'appuyer sur leur potentiel de développement et leurs propres capacités d'apprendre alors ils savent « beaucoup ». En général, ils n'ont que six mois pour construire un ensemble de connaissances de base et acquérir les savoir-faire indispensables qui leur seront nécessaires pour assumer leurs

⁴⁷ Référence au Mouvement d'échanges réciproques de savoirs. (MERS)

⁴⁸ Jeu du Théâtre de l'Opprimé

⁴⁹ Par ailleurs chaque « guide » doit parler très doucement pour n'être entendu que de son « aveugle » pour ne pas perturber par trop de bruit la progression des autres tandems.

responsabilités face à eux-mêmes dans l'acte d'apprendre et face à la société dans laquelle ils sont citoyens et responsables, même s'ils n'ont pas le droit de voter. L'urgence de la situation les oblige à devenir (très) vite des autodidactes. Parmi les gens qui n'ont pas fait de grandes études et même parfois pas d'études du tout, ou chez tout autodidacte, le plaisir d'apprendre est contenu dans ce mouvement de l'esprit qui « s'autorise ». Et la qualité première d'un autodidacte est son honnêteté personnelle ou son authenticité. C'est la base même de sa « métrologie personnelle ».

L'autonomie de l'autodidacte ne s'acquiert pas sans rigueur ni méthode. En effet, si quelqu'un arrive d'un autre pays ou est empêtré dans une situation d'échec scolaire ou social⁵⁰ et désire apprendre en six mois quelque chose qui lui servira toute sa vie, il lui importera de trouver rapidement quelles sont ses ressources mobilisables et ses limites pour poursuivre seul une voie de la connaissance sans se perdre, ni se décourager.

Transmettre une capacité à devenir autodidacte n'est pas chose facile. Chacun est différent et c'est en s'appuyant sur ce qu'il a de plus intime et de plus singulier que l'individu devient autodidacte. Il met en œuvre un ensemble de compétences qu'il est le seul à être capable de mobiliser et de mesurer. Ce qu'il convient de créer, à mon avis, ce sont les conditions du mouvement. Et pour que ce mouvement se produise, une motivation est nécessaire.

La première action à mener pour qu'un mouvement de reconnaissance se produise est de restaurer une confiance en soi. Une personne ou un groupe qui n'a pas confiance en soi est comme « paralysé », « immobile », « confiné ». Un mouvement doit se produire, une sorte de nouvel accord avec soi-même est nécessaire pour passer de l'espace de référence où « on ne sait pas », « on ne peut pas », « on ne veut pas » à celui où l'on ne sait pas mais où l'on a envie de savoir. C'est là qu'apparaît la motivation qui permet de surmonter le principal obstacle au mouvement d'autonomie : le manque de confiance en soi.

La reconnaissance de soi c'est aussi connaître la nature de ses ressources disponibles et les limites de celles-ci. Il s'agit d'apprendre ce dont on a besoin pour gérer son quotidien, et en apprenant cela, suivre sa propre démarche d'acquisition. Apprendre à lire une carte d'horaire par exemple devient le support d'une conscientisation et d'une mémorisation d'un processus d'acquisition. L'acquisition est « réelle » lorsqu'elle est transposable. Savoir lire une carte d'horaires peut d'élargir à : savoir lire n'importe quel tableau à double entrée.

⁵⁰ Ou les deux

En partant de l'expérience, j'ai mis au point une « méthode » pour favoriser un mouvement d'autonomie. Ma « méthode » se définit en quatre phases :

Première phase : entrer en relation

C'est un moment de première rencontre. Je cherche à avoir une bonne relation avec la personne ou le groupe. Il est fréquent à ce stade que de part et d'autre un ensemble de relations de séduction manifeste la volonté de construire un espace de sympathie mutuelle. Je laisse la personne ou le groupe s'exprimer largement en posant des questions et en tentant de cerner au mieux les motivations de la personne ou du groupe avec lequel je suis en interaction. En tant qu'intervenante extérieure, mon action n'est pas neutre.

Seconde phase : occuper le terrain

Alors que la personne ou le groupe s'attend à ce que je pose un même cadre que l'intervention précédente, au contraire, j'interviens avec énergie. Face à la personne ou à au groupe, je vais « prendre toute la place » disponible dans l'espace commun. Je sature la relation tout en étant consciente des réactions qui se manifestent. En général les personnes en face de moi sont subjuguées. Il est vrai que je tiens des propos qui « font rêver » qui « tirent vers le haut » qui « s'envolent ». J'utilise autant que possible un vocabulaire et des tournures de phrase qui ne sont non pas que les miennes mais, autant que possible celles utilisées habituellement par les personnes à qui je m'adresse.

Je fonctionne « à fond » et complètement persuadée que nous allons réussir ce que nous entreprenons, même si je ne sais pas encore de quoi il s'agit ! Ma motivation est profonde ... parce que j'y crois *vraiment*. J'invite les personnes présentes à entrer dans le jeu qui consiste à y croire, même si nous n'avons pas encore défini de projet. Je suis des pistes parfois timidement exprimées lors d'une première rencontre et les extrapole. En un mouvement rapide et avec une attitude d'écoute active et d'attention profonde, je pousse l'autre ou les autres à s'exprimer sur eux-mêmes, à dire leurs rêves, ce qu'ils aimeraient faire ou ne pas faire, leurs motivations mais aussi leurs doutes et leurs « incapacités » sans toutefois leur laisser le temps de le faire. J'ai réponse à tout, même si la question n'a pas été encore formulée, rien ne me semble impossible, en effet à ce stade, rien ne l'est. Je sens arrivé ce moment particulier où chez la personne ou dans le groupe s'équilibre un mouvement qui va d'un enthousiasme partagé à une interrogation : quand vais-je tenter de prendre le pouvoir ? Mais mon attitude ne va pas dans le sens de la prise de pouvoir.

Troisième phase : le retrait

Au contraire, j'invite à prendre l'initiative. Subrepticement, je choisis l'instant où me mettre en retrait. L'objectif de cette troisième phase est de faire en sorte que l'autre, ou le groupe, sorte de son confinement pour avancer dans un chemin qui n'est pas encore balisé. Mais je sais d'expérience que c'est en avançant sur le chemin que les repères se mettent en place.

Je deviens attentive, mais reste silencieuse. Je laisse l'autre ou le groupe prendre « la » place au sein de l'espace commun. Mon attitude préalable a créé les conditions qui font que la personne ou le groupe jusque-là entraîné par mon énergie, continue le mouvement que je viens de laisser en suspens.

Cette découverte est un passage. Quand le mouvement se produit, même si quelquefois il faut attendre longuement et réitérer l'expérience plusieurs fois, il flotte dans l'air une sorte de sensation nouvelle : les personnes se sentent capables « de bouger des montagnes »... C'est alors que je leur laisse le champ libre.

Le manque de confiance a disparu. Le mouvement créatif est plus fort. Il fait oublier à chacun ses incapacités et ses scénarios d'échec. La personne ou le groupe est comme pris par une danse. La conscience s'éveille et une réalité nouvelle prend forme. Un ensemble de projets émerge... Un chemin de reconnaissance est balisé.

Le bon sens apparaît, s'exprime et s'harmonise. Je peux alors disparaître du jeu car chacun sait que le mouvement à venir ne dépend finalement pas de moi. Je n'en ai été que le catalyseur.

Quatrième phase : Partager la méthode

Les personnes en difficulté, avec qui j'utilise cette méthode, souvent, en découvrant les compétences qu'elles ont été capables de mettre en œuvre, deviennent de véritables « moteurs » pour les autres. Elles ont la volonté de « militer » pour montrer que si elles y sont arrivées d'autres peuvent y arriver aussi. « Y arriver » est ici sortir de son confinement, de son isolement, être reconnu en tant que jeune ou adulte responsable, avoir acquis des techniques d'évaluation et des méthodes de réalisation, être capable de prendre une place dans la société, être reconnu dans sa différence, reconnu comme être actif, chaleureux et conséquent, être vivant et capable de transmettre à d'autres l'idée qu'une « seconde naissance » est possible. Une fois l'autonomie reconnue, donner à l'autre le désir de sortir de sa propre « galère » pour se donner et donner au monde la réalité d'un être neuf, reconstitué, fort, fier, digne et droit. Donner le plaisir d'être soi et entier *malgré tout* en se reconnaissant capable de co-crée le monde. La preuve que l'on a vraiment « grandi », c'est

quand on a envie de partager « naturellement » ses connaissances et son savoir parce que l'on a réellement acquis quelque chose.

Cette « méthode » n'est pas figée. Elle peut réussir ou échouer. Mais je l'ai expérimentée de nombreuses fois. Pour des personnes désorientées se reconnaître et avoir confiance en soi passe par la reconnaissance de ses ressources disponibles et les limites de celles-ci. Il s'agit d'apprendre ce dont on a besoin pour gérer son quotidien, et en apprenant cela, suivre sa propre démarche d'acquisition. Apprendre à lire une carte d'horaire par exemple devient le support d'une conscientisation et d'une mémorisation d'un processus d'acquisition.

Dans le monde où nous vivons, ces qualités d'autodidactes ou de conscientisation des modes d'apprentissage sont, me semble-t-il, essentielles.

Elles naissent de l'expérience et construisent les éléments de ce qui est une sorte de « métrologie personnelle ». L'étalon que l'on se donne est une référence qui fonctionne pour soi.

À travers le temps, mes méthodes d'enseignement se sont adaptées aux publics et aux circonstances : mon objectif est de faire en sorte que la personne apprenante atteigne sa propre autonomie d'apprendre en un minimum de temps. Face aux apprenants, j'explique que le but n'est pas tant d'apprendre des contenus mais, en apprenant des contenus, de conscientiser sa propre manière d'apprendre.

Voici quelques d'exercices d'éveil réalisables même avec des groupes de personnes de niveaux hétérogènes.

Pour faire prendre conscience aux apprenants des canaux de perception qu'ils ont chacun à leur disposition pour mémoriser, j'explique ce qu'est la mémoire auditive, visuelle, olfactive, gustative et kinesthésique et invite chacun à reconnaître au fond de soi avec laquelle de ces mémoires il se sent le plus à l'aise. J'explique comment mes cours sont construits pour mobiliser les divers sens et créer l'équilibre entre les différents modes de perception (au moins en ce qui concerne les sens de l'ouïe, de la vision et du geste ou du toucher).

C'est en expliquant aux apprenants ma propre manière d'enseigner que je donne à la fois le droit de critiquer et celui d'intervenir directement sur l'enseignement afin de partager une part de la responsabilité de l'apprendre. La déconstruction de ma méthode permet à l'apprenant de se l'approprier, de la reconstruire et éventuellement de la critiquer. Suivant l'idée que « l'on

ne démonte élégamment que ce que l'on est capable de construire »⁵¹, lorsque les apprenants sont capables de déconstruire une méthode, comme ils y sont invités, ils ont acquis une capacité nouvelle qui est celle qui consiste à décoder un message et éventuellement y repérer les pièges. Ils sont aussi capables de construire eux-mêmes des messages et d'être compris.⁵²

Ils acquièrent la capacité de communiquer et celle de participer à l'amélioration d'une méthode de transmission dont ils ont bénéficié et qui grâce à leur apport sera plus efficace pour d'autres qui en bénéficieront à leur tour.

Ces techniques pédagogiques sont apparentées aux « appels à contributions » pour le développement des logiciels libres sur Internet. La base de cet enseignement est une manière de donner à des personnes qui ont peu de temps à consacrer à apprendre dans un cadre institutionnel de formation, les moyens d'être de bons autodidactes en sortant d'un lieu où ils sont venus apprendre à être autonomes.

Cet enseignement nécessite que l'enseignant ou le formateur ne se situe pas sur un piédestal d'où aucune critique de son enseignement ne serait possible depuis le « bas » mais dans une situation d'égalité où chacun a à apprendre quelque chose de l'autre et des autres.

Conclusion

Si la loi permet, depuis les années 90, à la praticienne que je suis de présenter une thèse d'Université, ce n'est pas seulement pour ouvrir une nouvelle voie de promotion sociale, c'est aussi avec l'intention que les praticiens, en apportant leur expérience à l'Université, participent d'une manière nouvelle et originale à son travail théorique. N'est-il pas clair, en effet, que toute théorie est théorie de quelque chose et il y a beaucoup à espérer que ce quelque chose soit une pratique vécue, décantée par plusieurs années d'expérience.

Dans ces conditions, il ne faut pas non plus attendre que la théorisation qui en résulte se présente d'une manière habituelle ou ne se rattache à une école de pensée préexistante. Elle faillirait à son rôle en se conformant à des interprétations préétablies. Son devoir est de maintenir jusqu'au bout l'humilité devant la pratique et de rechercher sans cesse l'apport original que cette pratique peut apporter à la théorie.

⁵¹ BEDIN (L.) *Lire le Protagoras*. Ed. Les belles lettres, Paris, 1975, p.102

⁵² Ce qui est souvent difficile pour des personnes peu scolarisées et qui ont de ce fait souvent une vision négative d'eux-mêmes lorsqu'ils doivent s'exprimer oralement et par écrit, alors que souvent ils dessinent ou bricolent avec art et ingéniosité.

Gregory Bateson, lorsqu'on l'interpellait sur des concepts ou des positions théoriques, avait coutume de répondre : « ça me rappelle une histoire ». Souvent cette « histoire » en disait plus qu'une construction théorique, elle était mieux mémorisée et sans doute aussi plus juste au niveau des fondements, tant il est vrai que les notions les plus générales se révèlent, non comme texte, mais dans un contexte, c'est-à-dire dans des cas particuliers.

Les exemples que j'ai cités ne sont pas une manifestation de subjectivité. Ils représentent le résultat d'un travail d'objectivation progressive qui m'a conduit à les identifier comme exemplaires. Néanmoins il n'est pas possible de les réduire à un énoncé théorique et, pour que leur exemplarité soit clairement comprise, il est nécessaire d'en faire le récit, chacun dans son contexte. Cette présentation par l'exemplarité me paraît capable de rendre compte d'expériences de terrain comme la mienne. N'est-ce pas d'ailleurs pour les mêmes raisons, le mode de transmission du savoir qu'utilisent la médecine, l'éthologie, la psychanalyse, les sciences de la gestion et bien d'autres disciplines, là où les mesures statistiques sont impuissantes à rendre compte de la réalité ?

Les deux premiers cas que j'ai choisis, ceux de JR et de P., parmi les centaines que j'ai en mémoire, sont là pour faire percevoir, à l'occasion d'un récit particulier, deux notions théoriques nécessaires à la compréhension de l'essence de la métrologie.

La première est celle de **confinement**. Comme le montre le cas JR, le confinement se maintient bien après que la contrainte qui l'a institué ait disparu. Le confinement intériorisé par le sujet modèlè sa personnalité et oriente ses énergies. En termes de mesure⁵³, le confinement est une restriction du domaine mesurable qui se présente souvent comme une priorité, voire une exclusivité accordée à une mesure particulière. On peut à son sujet évoquer le conte soufi de l'homme qui cherche ses clefs sous le réverbère, alors qu'il les a perdues chez lui où il fait noir. Il faut aller plus loin et oser assumer que « nous sommes tous des JR ». Chacun a des domaines de prédilection où ses mesures sont attentives et d'autres où elles sont négligentes, et cela souvent se renforce avec l'âge.

Transposée au niveau social, la notion de confinement mène à des lectures critiques : prenons par exemple le registre de l'économie. Cette discipline, jusqu'à récemment, admettait comme seul instrument de mesure la mesure comptable. Son champ de vision était donc confiné au

⁵³ Dans le langage de la théorie de la mesure de Laurent Schwartz, le confinement équivaut à une mesure égale à 1 dans le domaine permis et à 0 partout ailleurs.

domaine des biens commercialisables⁵⁴, évalués à leur prix de marché. Et, en application de la règle du réverbère, cette métrologie est devenue dominante au point de prétendre régenter la planète.

Le cas de l'éducation offre également un champ de recherches immense : ses mesures, celles qui concernent les apprenants d'une part et celles qui concernent les enseignants d'autre part évoluent très lentement et restent dans un registre étroit. Il en résulte que l'ensemble du système éducatif est confiné par sa métrologie. Et, comme il a été dit, il semble qu'une fois qu'un confinement fonctionne, il faut des circonstances exceptionnelles pour que le « sujet » puisse s'en libérer.

Le cas de P. indique une voie de **libération**. Le changement n'y est pas induit par un discours théorique. Il est induit, à la manière de l'induction d'un courant électrique, par une pratique instituant, laquelle se consolide en s'appuyant sur une métrologie personnelle, inventée pour la circonstance. Celle-ci permet au sujet de baliser un territoire jusqu'alors inconnu et source de crainte. Elle ne s'appuie pas sur des instruments sophistiqués, mais sur des repères modestes et quotidiens, ancrés dans la réalité sensible⁵⁵. Ceux-ci fonctionnent comme une métrologie personnelle permettant de baliser l'avancement d'un projet libérateur.

La notion de « **métrologie personnelle** » que j'introduis à cette occasion apparaît comme un « précurseur » de la métrologie sociale, d'abord marchande puis scientifique après la Révolution Française. Il me semble en effet que la référence, considérée comme allant de soi, à un système officiel d'étalonnage, restant dans une conception institutionnelle de la mesure, ne permet pas d'accéder à l'essence de la métrologie, laquelle se situe à un niveau plus profond, celui du cognitif et de sa dimension affective.

La fréquentation des personnes en difficulté m'a permis d'apprécier l'ampleur de la désorientation contemporaine des individus et des groupes. Devant des êtres qui ne savent plus où ils vont ni même qui ils sont, des actions et des mesures spécifiques et personnalisées sont nécessaires. Elles leur permettent de reconnaître leur existence et leurs talents.

Les autres cas présentés : celui des réfugiés, de Monsieur K, de Madame JA sont des illustrations d'un mouvement instituant une métrologie spécifique venant à l'appui d'une progression, une sorte de combat contre une métrologie instituée enfermant les êtres vivants

⁵⁴ Même si, pour pallier les cas où il n'y avait pas de marché réel, elle en invente de fictifs.

⁵⁵ Dans le cas de P., les horaires de transport lui servaient de repère.

dans un corset bureaucratique. Dans tous ces cas, j'ai orienté ma présentation, non vers la description des dysfonctionnements, mais vers certaines voies de résolution que j'ai pu observer.

Cela me permet de dégager de cette expérience une **méthode**⁵⁶ répondant à la question suivante : comment, en s'appuyant sur l'imaginaire des sujets, construire une métrologie personnelle capable de les accompagner dans leur progression et, dans le même mouvement, enclencher chez eux une démarche autonome d'apprenant autodidacte ?

Il s'agit là d'un enjeu considérable, car si l'on en croit les prospectivistes, les technologies futures seront de plus en plus utilisées par des autodidactes, comme cela se voit déjà sur Internet. Je ne réponds pas, il s'en faut, à toutes les questions de formation des autodidactes, j'apporte juste un témoignage de praticienne et un savoir-faire de terrain. Je témoigne que beaucoup de personnes en difficulté ont en eux des ressources d'humanité, d'intelligence, de bon sens et d'autonomie lorsqu'il s'agit d'un projet de reconnaissance mutuelle et d'intérêt universel.

⁵⁶ En référence à l'étymologie *méta odos* : le chemin qui mène au loin.

LA MÉTROLOGIE PERSONNELLE

Le travail présenté repose sur une persévérante recherche de pistes historiques de constructions pacifiques prouvant qu’au-delà des différences culturelles, il existe des moyens, des chemins de pacification entre des groupes de cultures différentes. Un de ces chemins est la métrologie. Cependant, la notion de métrologie s’élargit ici. Je ne parlerai pas uniquement de métrologie transactionnelle qui régule les échanges depuis au moins 5000 ans, ni que de métrologie scientifique ou science de la mesure associée à l’évaluation de son incertitude mais j’ajoute la notion de métrologie personnelle comme un chemin de reconnaissance et de connaissance de soi vers soi et de soi vers les autres, de soi dans son environnement.

La métrologie transactionnelle naît en Mésopotamie, il y a 5000 ans. Quelques-uns des principes métrologiques mis en œuvre à cette lointaine époque sont encore présents dans la culture métrologique actuelle.

Nous partageons aujourd’hui encore une commune mesure avec les « vieux habitants de la Mésopotamie⁵⁷ » ayant vécu 3 millénaires avant notre ère. Les mesures du temps, la semaine de sept jours, la division de la journée en heures, minutes et secondes ont une même base sexagésimale. Nous divisons toujours comme eux le cercle en 360 et calculons les angles comme ils le faisaient. Comme eux, des « références » sont définies pour les unités fondamentales de longueur, de masse, d’intensité électrique, de quantité de matière ou d’intensité lumineuse...Et, c’est à partir de ces références que les professionnels matérialisent un objet particulier : l’étalon. Un des plus anciens connu est le « talent de Babylone », 2650 ans avant JC, unité de poids.

La métrologie scientifique fut nommée en 1780⁵⁸. L’art de la mesure devient la science de la mesure. Ce qui ne veut en aucun dire que la métrologie scientifique n’existait pas avant 1780 mais elle n’était pas nommée. En effet, le terme « métrologie »⁵⁹ apparaît la première fois dans l’introduction de l’ouvrage de PAUCTON, « *Métrologie ou traité des Mesures, Poids et Monnoies des Anciens peuples et des Modernes* »⁶⁰. La métrologie scientifique étudie tout ce

⁵⁷ Selon l’expression de Jean Bottéro dans son ouvrage *La Mésopotamie*. Gallimard, Paris, 1987, 552 p.

⁵⁸ Fait attesté par Aimé Pommier, Secrétaire général de la Société Métrique de France (SMF).

⁵⁹ “Métrologie” N.F. (1780) signifie “Science de la mesure” – Le Robert – Dictionnaire historique de la langue française. Dir. Alain Rey. 1994, p. 1236.

⁶⁰ Paucton. A. J.P. *Métrologie ou traité des Mesures, Poids et Monnoies des Anciens peuples et des Modernes*. Paris, chez la Vve Desaint, 1780. 956 p.

qui concerne les unités de mesure, les étalons, les méthodes de mesure et les calculs d'incertitude. Elle est présente dans la plupart des domaines de l'activité quotidienne.

La métrologie personnelle est constituée d'un ensemble de « *sensations personnelles ; une mesure ressentie* »⁶¹. Cet ensemble de mesures est raccordé à des étalons intimes en évolution constante. Personne d'autre que l'individu lui-même ne peut gérer cette métrologie intime. Je pose la « métrologie personnelle » comme étant première car elle est liée au vivant qui apprend à se reconnaître et à reconnaître son environnement pour rester en vie et évoluer. C'est en travaillant auprès de personnes démunies et désorientées que j'ai pris conscience de l'existence pour chacun d'une métrologie personnelle.

Au-delà des capteurs qui sont l'œil, la main, il y a la conscience d'un schéma corporel à la base de notre métrologie personnelle. Nous allongeons le bras pour attraper tel objet à telle distance ou nous savons d'instinct que nous allons devoir avancer d'un ou deux pas pour atteindre cet objet en tendant le bras. Mais tout aussi bien, le primate expérimenté mesure ses chances avant de se lancer d'une branche à l'autre sans risquer de tomber en ratant son accroche. Sa métrologie personnelle lui permet de mettre en rapport la distance qui le sépare de la branche qu'il vise, sa capacité de saut et les risques encourus.

Les performances des animaux sont, pour les humains, un sujet permanent d'admiration, d'étonnement et aussi de recherche. Cependant la plupart restent encore mal connues. Au milieu du XX^e siècle, Von Frisch, au terme de patientes observations, avait réussi à comprendre comment les abeilles se transmettaient l'information sur la localisation des fleurs et l'abondance de leur pollen. La complexité des architectures d'insectes bâtisseurs est étonnante. La précision du repérage des oiseaux ou des cétacés migrants, reste mystérieux, de même que l'aptitude d'un gibbon à anticiper sa trajectoire dans son déplacement de branche en branche. Je n'irai pas plus loin en ce qui concerne les perceptions animales. Je note seulement que les chercheurs ont repéré que ces perceptions débordent largement le cadre de celles des humains : par exemple, certains insectes perçoivent les ultraviolets, les serpents perçoivent les infrarouges, les chauve-souris les ultrasons, qui leur servent à se repérer dans l'obscurité, et les cétacés les infrasons...

Ces quelques exemples montreraient qu'une activité de mesure est universellement partagée mais qu'elle ne se pratique ni ne s'exprime de façon uniforme en ce qui concerne la « métrologie personnelle ».

⁶¹ Référence au Maître d'armes

Alain Berthoz dans son ouvrage *Le sens du mouvement*⁶² montre comment chaque individu ou les animaux mettent en œuvre une quantité infinie de capteurs et de dispositifs de traitements de mesures personnelles pour se déplacer.

Pour illustrer cette « métrologie personnelle » d'autres façons, dans la cuisine par exemple, la pincée ou la poignée de sel que le cuisinier ou la cuisinière utilise est dosée selon l'expérience ou l'habitude. Si la poignée est trop grande, le repas sera immangeable, si elle est trop légère, le met sera insipide. L'« étalon » que l'on utilise est issu d'une somme d'expériences singulières. Il « existe » pour soi sans pour autant être matérialisé. La durée de cuisson ou le temps de repos de certains mets demandent une métrologie qui n'a pas grand-chose à voir avec celle du système international d'unités, ce sont pourtant des processus d'évaluation qui sont de même nature. Ces approximations personnelles peuvent se décliner en grammes ou en heures, minutes et secondes.

Les entreprises ont elles aussi des mesures d'approximation apparentées à une métrologie personnelle. Un chef d'entreprise d'une fabrication artisanale de fromages de chèvre nous dit combien la « poignée » de sel, qui varie suivant la personne et même l'humeur de la personne qui sale le caillé, sera un des critères de qualité apprécié par les clients. Les fromages, bien que très semblables, n'ont pas éternellement le même goût. Cette infime différence donne une identité à l'entreprise qu'elle ne pourrait pas avoir si tous les procédés de fabrication étaient robotisés. Un directeur de lycée technologique agricole nous dit combien il est difficile de transformer des recettes familiales pour l'industrie agroalimentaire. La « pincée » de sel dosée par l'humain fera toute la différence avec un dosage chimique dont la régularité est assurée par un robot préalablement programmé.

Nous pouvons nous interroger tout autant sur notre métrologie quotidienne. Chacun de nous intègre la hauteur des marches d'un escalier que l'on utilise régulièrement, le gabarit d'un véhicule que l'on a l'habitude de conduire ? Qui n'a pas été étonné de voir quelle précision certains chauffeurs de bus ou de camion sont capables d'atteindre pour éviter de râper un mur dans un tournant difficile ?

Les mesures “pifométriques” liées à l'expérience personnelle en métrologie

Même dans l'art et la science de la mesure, la métrologie personnelle existe. Elle est d'autant plus précieuse qu'elle est souvent liée au bon sens, à l'expérience personnelle et

⁶² *Opus cit.*

professionnelle. Monsieur Pierre Giacomo, métrologue émérite et directeur honoraire du BIMP s'exprime sur le sujet :

« A une certaine époque, ce problème d'incertitude fut un problème très difficile parce que les statisticiens avaient élaboré tout un corps de doctrines relatives au traitement des incertitudes à partir de mesures statistiques. Or dans les incertitudes, certaines peuvent être accessibles par des procédés statistiques et celles-là on sait les traiter de façon satisfaisante pour un esprit mathématique. Mais il y en a d'autres lorsque l'on n'a pas les moyens statistiques parce que l'on n'a pas les moyens matériels, le temps ou les moyens financiers nécessaires pour multiplier les mesures à l'infini. Donc comment traiter ces mesures qui apparemment échappent aux procédés statistiques, ces mesures que l'on qualifie dans le langage populaire de pifométriques ?

Le pifomètre n'est jamais qu'une traduction en langage vulgaire du fait que chacun a une expérience personnelle et que cette expérience personnelle a toujours une certaine valeur. [...]

« En fait beaucoup de métrologie au niveau élémentaire, on peut dire de mesures au niveau élémentaire et la manière dont le non-expert aborde la mesure est fondée sur cette expérience personnelle qui lui montre que ce n'est pas la peine de faire des mesures très compliquées sur un objet qui n'en vaut pas la peine car dans la pratique, ce qu'il cherche n'est pas plus précis ou plus fiable que ce dont il a l'expérience. En se fondant sur son expérience personnelle, il sait que ce n'est pas la peine de mesurer l'épaisseur d'une poutre à plus de quelques millimètres ou quelques fractions de millimètre. Ce genre de mesure est utilisé depuis toute éternité.

Les praticiens se servent par exemple d'une sorte de code normalisé : ils savent que si ils utilisent un fer de telle forme et de telle épaisseur ils peuvent construire un pont qui supportera 500 à 600 kg sans défaillir. Il y a encore aujourd'hui énormément de mesures artisanales qui fonctionnent de cette façon. Ce type de mesures pifométriques et de calcul de limite de tolérance est parfaitement respectable car il résulte de l'expérience personnelle. »⁶³

⁶³ P.G, EM2

La mesure en escrime

Pour illustrer autrement ce que j'entends par « métrologie personnelle », j'ai demandé à P.A⁶⁴, jeune Maître d'arme et éducateur sportif de nous parler de sa « métrologie personnelle ». Il enseigne l'escrime à tous les publics, enfants, adultes et personnes handicapées. Voici ce qu'il dit :

L'escrime est issue de la chevalerie. Le code du duel est apparu au XIV^e siècle et l'invention du fleuret date du XVII^e siècle. La rigueur de l'escrime qui fut longtemps toute militaire a acquis une certaine souplesse depuis qu'elle se pratique de plus en plus dans les salles. Les escrimeurs gardent un code de conduite, ils saluent⁶⁵ leur adversaire après chaque assaut comme dans un art martial, respectent leur adversaire tout le long du combat et se serrent la main en fin de match.

D'après le Dictionnaire historique de la langue française, c'est au XVII^e qu'apparaît le terme spécialisé : « être en mesure », ce qui, dans la pratique de l'escrime, exprime la distance convenable pour porter le coup d'épée - « hors de mesure » apparaît en 1626. Par la suite apparaissent dans le langage commun des locutions s'éloignant de la pratique de l'escrime telles que « mettre hors de toute mesure », c'est-à-dire pousser à bout et « être en mesure de » exprimant l'idée d'être « capable de ».

L'escrime s'enseigne collectivement ou individuellement. L'enseignement collectif se fait par groupes de deux et la leçon individuelle, qui transmet l'essence de l'escrime française, réunit un élève et un maître d'arme. Dans l'enseignement individuel, le maître devient à la fois la cible et le partenaire de son élève. C'est ainsi que se transmettent les gestes techniques. Ces gestes d'escrime que le maître induit chez son élève sont principalement la distance, la rapidité, la précision, le changement de rythme et la coordination. Dans la leçon individuelle, le contact est permanent, il n'y a pas par exemple comme au tennis la distance entre les deux joueurs séparés par la longueur du terrain. Cette proximité construit une relation de confiance forte entre le maître et l'élève. Cette relation est nécessaire entre entraîneur et entraîné quel que soit le sport mais aussi entre le maître et l'élève ou quelle que soit la situation d'enseignement.

On distingue en escrime trois sortes de mesures. Les mesures de l'escrimeur sont, entre autres, l'écart entre ses deux pieds lorsqu'il est en garde ou l'angle de sa pointe par rapport à

⁶⁴ Ce discours est singulier, d'autres escrimeurs auraient peut-être des idées différentes sur la question.

⁶⁵ Ils saluent avec leur arme, épée, fleuret ou sabre.

sa lame. L'instrument de mesure est alors l'ensemble de son corps et de sa lame. Ensuite il y a les mesures de la piste d'escrime : 14 mètres de long par un mètre quatre-vingt de large. L'escrimeur doit savoir où il se trouve sur cette piste et combien il a de mètres devant ou derrière lui⁶⁶. Il se sert de sa vision périphérique et des repères sur le terrain pour savoir où il se trouve. Les dernières et plus importantes mesures sont celles relatives à la distance entre les deux tireurs⁶⁷.

La distance est une mesure fondamentale en escrime, elle intervient dès le plus jeune âge. Quels que soient les moyens employés pour l'enseigner ou le niveau auquel on se trouve, la notion de distance est toujours présente. De l'âge de cinq ans jusqu'à l'équipe de France, on a en tête la distance entre les deux escrimeurs. C'est la mesure essentielle pour pouvoir toucher son adversaire sans être trop près pour être soi-même touché. La distance est une sensation en escrime qui s'apprend sans en parler. C'est une mesure « ressentie » que les débutants apprennent par des jeux d'opposition collectifs. Cette sensation s'acquiert le plus tôt possible et s'affine par de longues années de pratique. Elle est devenue chez les tireurs au niveau de la compétition internationale une expertise de la distance qui est au centimètre près et même parfois plus fine encore.

Des trois armes d'escrime, le fleuret, l'épée et le sabre, l'épée est celle qui nécessite la plus grande précision car tout le corps de l'adversaire peut être touché. À la moindre erreur l'adversaire peut toucher à la main ou au corps. À cela s'ajoute la vitesse. L'escrimeur gère en permanence un conflit entre la vitesse et la précision. S'il va trop vite, il perd sa précision, s'il n'est pas assez rapide, il n'a aucune chance de surprendre l'autre tireur et le toucher. L'enseignement du maître visera à ce que son élève progresse dans sa performance qui est l'accord et l'équilibre entre la vitesse et la rapidité. La vitesse de réaction (rapidité) est aussi importante que la vitesse du changement de rythme en escrime. Le changement de rythme est une différence entre deux vitesses, par exemple commencer une action lentement et la terminer très vite pour surprendre.

La distance en escrime est définie sous trois formes. **La petite distance** est celle à laquelle on touche son adversaire en allongeant le bras. **La moyenne distance** est celle du bras allongé et la fente. C'est-à-dire que l'on avance la jambe et l'on fait un mouvement vers l'avant. **La**

⁶⁶ Si l'escrimeur sort de la piste, il est touché.

⁶⁷ Les escrimeurs sont des tireurs

grande distance est un mouvement préalable, le bras allongé et la fente. La moyenne distance est la plus courante.

En pratique ces mesures sont un ensemble de sensations puisque l'escrimeur n'a pas *d'instrument* de mesure. A ses sensations il ajoute des indicateurs qui sont les lignes du terrain. Les partenaires sont éloignés de quatre mètres au commencement du match et chaque joueur sait qu'il a besoin de deux mouvements vers l'avant plus une fente pour toucher son partenaire. Un autre indicateur est la lame adverse. Quand leurs lames commencent à se croiser, les adversaires sont à une distance de fente, ils sont à la mesure. Si les lames ne se croisent pas les joueurs sont à grande distance et si les lames sont complètement croisées, ils sont à petite distance.

La mesure et la distance s'apprennent dès que l'on commence à pratiquer l'escrime et se travaille jusqu'à la fin. Le but étant pour tout tireur d'acquérir une appréciation de plus en plus précise de la mesure et de la distance. Et cette appréciation de la distance n'est jamais assez précise. Les capteurs de mesure de l'escrimeur sont ici son œil et son oreille interne. En compétition, les lames ne se touchent plus, c'est un indicateur de moins. Dès que le jeu s'accélère ou qu'un imprévu se présente dans le scénario, l'escrimeur improvise. Et c'est là que les bons tireurs se révèlent car ils savent bien gérer la distance. Le changement de rythme se travaille aussi beaucoup mais là encore les mesures sont des sensations personnelles. Le changement de rythme est observable par une action de jeu de jambes devant une glace comme, par exemple, s'observent les danseurs alors que l'appréciation de la distance ne se voit que pendant les compétitions. Le changement de rythme est lié lui aussi à la vitesse et à la distance. La pratique de l'escrime transforme le corps de l'escrimeur, la souplesse de son épaule se développe alors que d'autres muscles sont éduqués pour donner la précision et la vitesse au mouvement. Quelques centièmes de seconde gagnés permettent au tireur de reprendre son appui, c'est-à-dire revenir en arrière le plus rapidement possible après un assaut manqué où l'adversaire n'a pas été touché. L'ensemble du corps et de l'arme vont devenir pour l'escrimeur des instruments de mesure de plus en plus précis pour atteindre sa cible et la toucher. Cet apprentissage qui est fait d'essais et d'erreurs ne cesse jamais, il consiste à être capable d'évaluer finement une distance et en retour de décider du mouvement. Un tireur à l'arc n'est pas dans une même situation d'évaluation pour trouver la bonne mesure et toucher sa cible au plus près du cœur. Sa cible a une taille constante, elle est toujours à la même distance de lui et il tire avec le même arc. Pour un escrimeur les conditions d'évaluation des mesures dont il se sert dans son art sont différentes. Son adversaire, sa taille

et sa rapidité de déplacement ne sont jamais les mêmes et les tireurs sont toujours en mouvement. Alors de fait l'escrimeur réalise en permanence des calculs d'incertitude pour affiner ses mesures. Trois sortes d'incertitude existent pour lui. **L'incertitude spatiale** est liée aux lignes du terrain et à la distance avec l'adversaire. **L'incertitude temporelle** est celle qui est liée au moment où se déclenche l'action pour surprendre. **L'incertitude événementielle** est liée à l'ensemble des paramètres des comportements non prévus de l'adversaire. Le tireur est donc en permanence à la recherche d'informations qui lui permettent de réduire son incertitude pour pouvoir attaquer ou se défendre à bon escient. Avec l'âge et l'expérience, en particulier à l'épée, qui est un sport de maturité, le tireur réduit son incertitude en ce qui concerne les réactions adverses. La métrologie personnelle dont se sert l'escrimeur est un ensemble de sensations conscientisées. Personne d'autre que lui-même ne peut gérer cette métrologie intime dont il a besoin pour exercer son art.

La métrologie personnelle vue par un professeur de yoga indien

Afin d'approfondir encore ce concept de métrologie personnelle, je suis allée demander à un professeur de yoga et sage indien et ce qu'il pensait de l'idée de métrologie personnelle. Voici ce qu'il dit : La chose la plus importante est la sincérité. C'est la sincérité qui est la clé de toute évolution ou de toutes sortes de mesures. La première valeur à mettre pour les autres et pour soi-même, en tant qu'étalon personnel, est de savoir jusqu'à quel degré chacun est capable de devenir sincère. Quand il y a une question de mesure, il y a consciemment et inconsciemment un concept de jugement derrière. Et pourtant la mesure n'a rien à voir avec le jugement, c'est simplement des faits. Par exemple si je pose la question pour savoir quelle est la surface de cette pièce, il faut seulement arriver à dire ça fait trois mètres par tant ou si je cherche à savoir quelle est la distance entre telle chose et telle autre chose ou la température du jour... Même quand l'on pose la question : quel temps fait-il ? Toutes ces question-là sont liées à des questions de mesure qui doivent nous amener à une sorte de neutralité, une certaine impartialité et une certaine recherche de perfection et cela sans jugement. La véritable question de la mesure devient alors une quête spirituelle et n'est plus ni une quête scientifique, ni une quête sociale. C'est là une vraie compréhension de la chose. Qu'est-ce qu'une mesure absolue ?

Prenons la dimension du temps. Quand on aime quelqu'un, si on passe avec lui une demi-heure, le temps passe comme si c'était à peine cinq minutes. mais au contraire, pendant une demi-heure avec des gens ennuyeux ou un sujet qui ne nous intéresse pas, on remue la montre cinquante fois pour savoir si les aiguilles fonctionnent ou non. Ceci est un exemple banal mais qu'est-ce que le temps ? Qu'est-ce que le passé ? Qu'est-ce que le présent ? Qu'est-ce que le futur ? On essaie de mesurer le temps avec la terre, avec le soleil, avec l'année. On essaie de calculer différemment le temps et pourtant le mot « temps » reste insaisissable. Je dirais que cela me rapproche d'un autre exemple qui nous touche depuis l'enfance : on nous donne un prénom. Voilà « K » c'est toi et l'on s'habitue... mais cela est complètement arbitraire. Comment savoir si c'est moi « K » ? Un mensonge répété trois fois, dit-on, devient une vérité. On a donné à quelqu'un un prénom et l'on répète trois fois et puis la personne répète. C'est une même question. On nous conditionne dans une certaine dimension du temps, mais on ne comprend pas ce qu'est le temps. Tout ce qui existe pour moi a une dimension-temps et a une dimension-espace mais la vraie chose n'a ni de dimension-temps ni de dimension espace. C'est pourquoi la vraie vérité s'échappe très souvent quand on ne mesure que l'extérieur des choses. C'est un peu comme cette histoire où une personne avait perdu

quelque chose et cherchait à la retrouver sous un réverbère. Son ami vient l'aider à chercher. Au bout d'un moment l'ami lui demande « es-tu sûr d'avoir perdu ce que tu cherches à cet endroit ? » La personne répond, « non je l'ai perdu là-bas ». L'ami lui demande alors « mais pourquoi cherches-tu ici, alors que tu as perdu quelque chose là-bas ? » Et la personne répond que c'est parce que ici il y a de la lumière alors que là-bas il fait noir. Cette histoire a été utilisée différemment par différents sages. Pour moi, tout concept de mesure est un peu de cette nature-là. On mesure pour avoir une satisfaction, parce que c'est mesurable, même si on mesure quelque chose d'autre pour se rassurer. Mesurer c'est aussi se remettre dans une sorte d'espace-temps. Les mesures nous ramènent vers la réalité car finalement toute mesure est une image virtuelle du matériel. Considérons qu'un être humain n'est rien d'autre qu'une petite lumière, une petite flamme, pour moi l'existence sur la terre doit nous donner la possibilité à cette petite flamme que l'on est d'augmenter son intensité et son amplitude. Cela sera le véritable but de l'existence. Je crois que cela pourrait se mesurer par soi-même tout en restant inconnu. Et je pense qu'il y a quelque chose qui sait et qui est capable de comprendre cet élément, qui a déjà cette connaissance. Finalement c'est un peu comme pour mesurer la température : on ne va pas sortir un mètre. De la même manière, pour mesurer cette chose qui a une intériorisation, nous sommes amenés à faire des progrès intérieurs, profonds, spirituels, appelons comme nous voulons, verticaux. Ce sont autant de mots qui sont justes, mais en même temps aucun de ces mots n'explique la réelle dimension de la chose. Je pense que petit à petit cela nous aide à mesurer cette sorte de progrès intérieur. Je reviens à la première phrase avec laquelle j'ai commencé, cet état dont j'ai parlé au début, cet état est d'être de plus en plus sincère. Plus on est sincère, plus la capacité de se mesurer vient et plus cette capacité de progresser vient.⁶⁸

Il y a en sanscrit un dicton qui dit : l'excès en tout est mauvais. Il y a là une idée d'équilibre et d'égalité. La France est un pays d'égalité et de fraternité. Je raconte souvent en plaisantant que lorsque je suis arrivé en France, il y a vingt-cinq ans, j'ai été invité à un repas. Il y avait six personnes et une tarte aux légumes. La maîtresse de maison coupa donc la tarte en six parts égales. Il y avait un homme grand et gras pour qui la part ne représentait presque rien du tout et une jeune fille, qui consciente de sa taille, ne voulait même pas toucher à ce petit morceau de tarte aux légumes. Quelque part c'était juste, six parts égales pour six personnes, mais en même temps cette sorte de mesure n'était pas harmonieuse. Et d'une certaine manière très souvent la mesure rationnelle n'est pas harmonie. Il manque quelque chose de tout à fait

⁶⁸ Les métrologues parlent d'honnêteté et de confiance.

essentiel : le bon sens. Et le bon sens est quelque chose d'exceptionnellement important. Très souvent, on utilise l'intelligence ou mille autres choses, mais on n'utilise pas le bon sens. Le bon sens n'est pas enseigné non plus. Pour donner un autre exemple, en Inde je dirigeais une école. Il faisait assez chaud alors j'ai créé le bâtiment de l'école. Comme nous n'avions pas de grandes finances, cela a encore aidé dans le sens que je rêvais de faire. C'était au bord de la mer et il y avait plusieurs petites collines. Sur chaque colline, nous avons construit un petit pavillon avec un petit toit en chaume, sans murs, quelques simples piliers suffisaient. Les enfants étaient très heureux, les enseignants aussi. Nous avons même créé un petit jardin autour de chaque classe. En tant que directeur, j'étais complètement épanoui de cet environnement. Mais l'inspecteur d'Académie vint faire un contrôle. Il dit que les classes étaient très bien mais fit des remarques comme le fait que l'on ne pouvait pas fermer l'école et qu'il n'y avait pas de portes-fenêtres ! Il a montré des textes écrits. Et finalement avec sa normalité, ses normes et sa réglementation, ses derniers mots furent que cette construction était illégale pour une école !

Conclusion : Premièrement, les mesures sont une aide et les mesures sont une entrave. Il faut savoir utiliser les mesures dans leur juste mesure et cela peut nous aider beaucoup. Deuxièmement celui qui mesure doit se mesurer constamment avec honnêteté c'est pourquoi une certaine sorte d'autodiscipline, une auto mensuration ou mesure de soi-même sont nécessaires. Il faut essayer de se comprendre et de se mesurer avant de mesurer les autres et avant de mesurer les autres choses.

Enfin, je ne dirais pas qu'il ne faut pas étudier, mais au contraire que plus on étudie la pensée dite scientifique plus elle nous aide à prendre conscience de la pensée spirituelle ou occulte. Pour moi c'est une même vérité. Ce sont des facettes d'une même vérité.